

011165

LES AMIS de la POLOGNE

REVUE
MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF :
ROSA BAILLY

REDACTION ET ADMINISTRATION
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v^e)

Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.

Abonnés étrangers :
20 fr. par an.



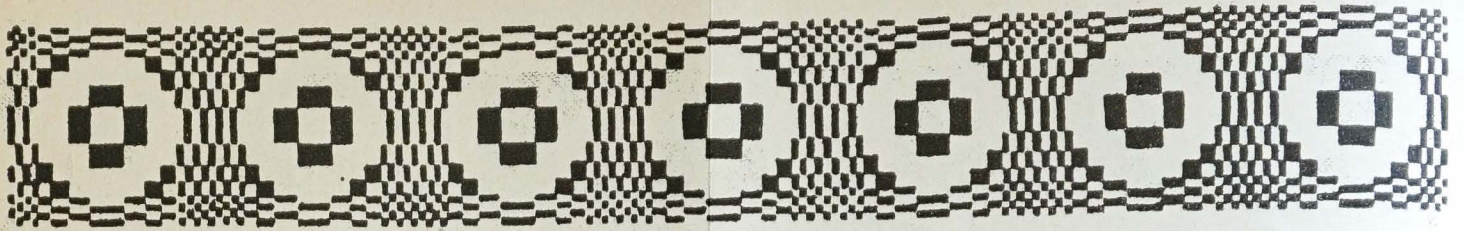
SOMMAIRE

Mochnacki : JAN LECHON. — *Dans la crypte du Wawel* : HALINA KRUGER. — *Comment Vilno reçut le cœur de Pilsudski.* — *Lettre de Poznan* : MARIE KASPROWICZ. — *Un artisan Polonais* : STÉFAN ZEROMSKI. — *Deux nouveaux transatlantiques polonais.* — *Les Sardinières* : GOTTLIEB. — *L'électrification de la Pologne.* — *Léandre Czerniewski* : ANDRÉE MARTIGNON-CZERNIEWSKA. — *L'Enseignement et la science.* — *Le Sermon aux oiseaux* : LADISLAS SKOCZYLAS. — *Gabrielle Zapolska à Paris* : JEAN LORENTOWICZ. — *Une quinzaine du Livre à bon marché.* — *Librairies et Bibliothèques.* — *Rzeszow* : D^r ADAM PRZYBOS. — *L'Épopée de Joseph Pilsudski.* — *Le « Sottisier » des Cinq Étangs* : S. LASZKIEWICZ. — *L'Action des Amis de la Pologne.*



L'ARCHER

Sophie Stryjenska



MOCHNACKI



*Auxerre vient de célébrer le centenaire
de Mochnacki exilé.*

Livide, Mochnacki au clavecin, d'abord
D'une hésitante main plaque un premier accord.
Sous le lustre allumé la salle comble attend :
Là, ce beau cuirassier au casque miroitant ;
Au premier rang, parfum de femmes ; au balcon
Il a vu (paix, mon cœur !) uniformes, galons.
De la salle, un seul pas à peine le sépare,
C'est là que vient jouer la bourgeoise fanfare.
Il sait : dans la tranchée l'adversaire l'attend.
Or, il va l'affronter par un chant de printemps.

Pâles, courent ses doigts gazouillant dans le « sol »
Et un mince ruisseau coule entre les bémols,
Perlant sur le clavier, cristallin, il l'arrose.
Dans les notes aiguës des fleurs rouges éclosent.
Ces roses cramoisies que la douleur greffa
Vont-elles s'effeuiller là, dans la clef de fa ?
Non, non, épanouies, elles suivent les sons.
L'exilé du clavier frémissant eut raison :
Une valse alanguie vibrant, pleurant dans l'air
Un frisson court dans la salle Biedermeier.

Il tourne, tourne en rond, las, hébété, hagard.
Oh, chasser du cerveau cet affreux cauchemar !
Etreignant dans ses bras un corps frêle de femme
Il a là, contre lui, la chaleur de cent flammes,
Un visage adorable aux mutines fossettes
Et de blancs falbalas sentant la violette.

Soudain, le cuirassier tressaillit dans son coin.
Cent pensées à l'affût se dressèrent soudain,
Cent regards de la salle, hostiles, vont à lui.
Sentant venir la honte, aussitôt, il s'enfuit :
Il descend vers la basse et martèle en cadence
Pour se laver les mains après la folle danse ;
Des roses cramoisies arrachant les pétales
En mille questions il les jette à la salle,
En mille fous défis, mille énigmes ailées.
Le voilà dans la basse : il va tout révéler.

Un, deux, trois, quatre : ouvrez ! Que de la porte
[émergent
Les étendards portant l'image de la Vierge !

Il veut qu'un escadron, lancé, sur lui se rue
Ou qu'on le poste enfin n'importe où dans la rue,
Simple carabinier montant la faction.
La salle entend des pas... et le bruit d'éperons...

Le chant éperonné, son accompagnement
Va démolir la basse et délire en clamant.
Baïonnette à la main, ils chargent ! Un seul ton
Plane sur le chaos, revient, s'obstine : un nom !
Ce nom pur dominant les hurlements atroces
Attaque, attaque, abat les murs de Saragosse.
Des cris des Espagnols, de l'infurnal vacarme
Il fuse vers le haut, mouillé de tendres larmes.
Dans une mazurka les couples alignés
Viennent envelopper de drapeaux le clavier.

Ils s'arrêtent brillants dans leurs robes lamées,
Le clavecin ravit leurs âmes enflammées,
Déployant devant eux une écharpe aux cent tons
Il fait lever au ciel tous ces superbes fronts.
Et soudain, empoignant tous ces grands cimenterres,
Il frappa l'instrument de cette arme d'enfer,
Brisant là-haut la corde à l'écho larmoyant.
Et puis, c'est le silence. Un silence effrayant.

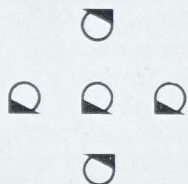
Après la douce corde et l'arome des fleurs,
Après les tristes yeux et la chaste pâleur,
Après le feu nocturne et l'étreinte d'adieu,
Après la lune et le ciel étoilé... Grand Dieu !
Elle fuit, disparaît, l'écharpe magnifique
Entraînant lune, ciel, astres et République...
Un silence blafard pénétrant dans la salle,
A côté d'un gros Boche, au premier rang s'installe
Et fixant d'un œil mort le mur jaune et troué
Attend que Mochnacki s'arrête de jouer.

Lui, il brouille les tons et blême, frémissant,
Fait jaillir du clavier la couleur rouge sang.
Debout, avec fracas il ferme l'instrument.
Son œil est dilaté, si terrible et dément
Que la frayeur s'abat sur salle affolée :
« Citoyens, sauvons-nous ! Car le sang va couler ».

Jan LECHON.

Traduit par Thérèse Koerner-Karbowska.

DANS LA CRYPTÉ DU WAWEL



LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT POLONAIS
AUTOUR DU CERCUEIL DE PILSUDSKI

Un étroit escalier en spirale conduit au lieu où le Maréchal dort son dernier sommeil. Une file ininterrompue descend cet escalier, se croisant avec la file de ceux qui remontent de la crypte. Le visage de ces gens, selon qu'ils montent ou qu'ils descendent, a une expression bien différente. Ceux qui arrivent ont un visage où se peint la tristesse, des yeux rougis ; ils tremblent de froid, ayant attendu leur tour plusieurs heures sous la pluie. Accablés, ils se traînent le long des marches, orphelins déroutés.

Ceux qui viennent de quitter la crypte à la claire lumière jaune et s'en vont librement dans le monde, sont calmes, assurés, avec un visage transformé par l'émotion, la tête inclinée et les yeux baissés, comme les enfants qui viennent de faire leur Première Communion. Ceux-là ont puisé dans leur visite au Mort la tranquillité et la force. Ce ne sont plus seulement des orphelins, ce sont aussi des héritiers.

Quand on entre dans la crypte, on a un instant de surprise devant tant de simplicité. Ainsi, autre-

fois, au temps de notre enfance, nous étouffions-nous de la simplicité avec laquelle nous étions admis dans la chambre du Maréchal, le jour de sa fête. Nous, habitués à rendre hommage au Chef dans des cortèges solennels, nous nous arrêtons stupéfaits.

Un cercueil d'argent tout simple couvert de drapeaux, est posé (au milieu de la crypte) sur une légère élévation. Personne ne défend son approche ; aucune barrière ne le sépare du public. Les gens s'arrêtent un instant, puis soudain comme en retenant leurs larmes, se jettent sur le cercueil. Ils s'arrêtent près de la vitre qui laisse voir le visage du mort, et regardent avidement... Les pleurs eux-mêmes ont cessé.

O Maréchal !..

Mais il faut passer. Il faut fermer les yeux, afin de garder pour toujours la vision de cette figure de pierre. La file des gens, comme une couronne entoure le cercueil et regarde pensivement. Comment conserver tout cela dans sa mémoire ? Comment dire adieu à celui qui reste là ? Comment

lui faire comprendre, maintenant que ses yeux sont fermés pour toujours, la ferveur de notre amour et la profondeur de notre regret ?

Les yeux fixés sur la vitre, ils baisent les pieds froids du cercueil de métal. Le front incliné jusqu'à terre, ils baisent les drapeaux recouvrant le catafalque. Puis ils se relèvent rapidement. Ils ne résistent pas à l'ordre qu'on leur donne de circuler. Ils ne s'arrêtent pas pour contempler une dernière fois ces choses. Disciplinés et silencieux, ils sortent comme des soldats.

Le flot des arrivants défile toujours.

Voici un vétéran en uniforme rouge qui s'avance en s'appuyant aux murailles. Avec sa canne, il tâte le sol pour s'assurer qu'il est en bas. Devant le cercueil il se redresse, ferme les yeux, réunit ses dernières forces pour un maladroît salut militaire, et, de nouveau courbé, cachant ses pleurs dans le ruban de la couronne, il sort. Ensuite arrivent deux jeunes filles, élèves du lycée, qui s'arrêtent et fixent des regards effrayés sur le cercueil. Brusquement, l'une d'elles éclate en bruyants sanglots. Puis, se contenant, la jeune fille essuie avec précaution les larmes qui sont tombées sur le métal, et quitte la crypte sur la pointe des pieds, tenant dans ses mains comme une relique le mouchoir qui a touché le cercueil.

Six soldats qui viennent de finir leurs heures de garde, tout équipés, pénètrent maintenant dans la crypte, faisant résonner le sol de pierre sous leurs gros souliers. Ils s'efforcent pourtant de marcher aussi délicatement que possible. Maladroitement, ils se rangent autour du cercueil, et s'agenouillent. Ils contemplent le visage du Chef immobile à jamais, carabine à l'épaule, et le front poussiéreux sur les degrés de bois, ils baisent les drapeaux.

Un monsieur de haute taille, aux cheveux gris, une décoration à la boutonnière, reste debout et regarde longuement, la tête penchée. Personne ne trouble ses méditations. Il s'agenouille, remet en place le ruban de la couronne. Visiblement, il voudrait aider à quelque chose, prononcer quelques paroles. Mais il sort sans avoir rien dit, en pressant son mouchoir sur ses lèvres.

Derrière lui vient une pauvre femme portant un panier de fleurs. Elle arrive directement du marché. Elle s'agenouille sur le seuil et s'avance sur les genoux vers le catafalque. Elle tire de son panier un bouquet de fleurs, et n'osant le mettre sur le cercueil, elle le dépose à ses pieds. Une à une, elle prend toutes les fleurs de sa corbeille et les jette sur le drapeau qui en est bientôt couvert.

Une petite dame maigre conduit un enfant par la main. Le petit garçon abandonne la main de sa mère et promène ses doigts sur le cercueil. à l'endroit où se trouve l'inscription « Joseph Pilsudski ». Le gardien lui fait observer qu'il est défendu de toucher le cercueil. Alors la dame, timidement, lui fait observer que l'enfant est aveugle, et personne ne dit plus rien. Le petit garçon aveugle caresse délicatement, tendrement, les supports de métal.

Une fillette aux cheveux crépés s'arrête dans l'escalier. Elle est venue seule. Le prêtre qui veille dans la crypte la prend par la main.

— De cette manière, tu ne peux voir le Maréchal, petite. Il la soulève, et la petite juive, tortillant de ses mains ses boucles noires, regarde tristement et attentivement.

Et maintenant, c'est le tour de ce policier qui, pendant plusieurs jours, a dû veiller au bon ordre et à la sécurité des pèlerinages, et qui enfin est là pour son compte. Il est si fatigué qu'il s'appuie de la main à une colonne. Il ne s'arrête pas ; mais ses yeux ne quittent pas la vitre, tandis qu'il fait le tour du cercueil.

Après lui entre une jeune femme en deuil portant dans ses bras un enfant. Elle baise le cercueil, sur lequel elle pose ensuite la petite main de l'enfant.

Un Légionnaire boiteux s'agenouille longuement, le visage plongé dans les plis du drapeau. Il se relève, et avant de sortir il arrache de sa casquette une plume d'aigle qu'il dépose sur le cercueil.

Voici encore un petit musicien des rues, qui porte un violon dans un grand étui, et qui supplie qu'on lui permette de jouer dans la cour « quelque chose de triste ». Puis, un facteur avec sa boîte dont il tire timidement un petit bouquet de narcisses. Ensuite, un vieux montagnard, qui fait le tour du catafalque sur ses genoux, en priant à haute voix. Et surtout des enfants, un nombre incalculable d'enfants, qui baisent, non seulement les supports du catafalque, mais aussi la vitre, avec cette charmante hardiesse qu'ils avaient quand ils venaient offrir leurs souhaits au Maréchal le jour de sa fête, et qu'ils s'asseyaient sur ses genoux.

Le soir est venu. Il faut fermer la crypte. Tous ceux qui sont venus ici fatigués et découragés, s'en retournent calmes et réconfortés. Le Maréchal reste seul. Ainsi en a-t-il toujours été. La lumière jaune des lampes éclaire le cercueil solitaire, les drapeaux froissés, les couronnes jetées de côté, les fleurs fanées. C'est le champ du deuil.

Où est ce repos éternel que nous avons demandé à Dieu de lui accorder ? Le cœur se serre étrangement en songeant à Celui qui git sans défense, si accessible à tous.

Nous n'avons pas respecté son fier amour de la solitude. Tous, absolument tous aujourd'hui, peuvent contempler de près son visage. Tous ces regards ont-ils leur justification dans l'amour et le regret ? Qui peut répondre des sentiments qui agitent le cœur de ceux qui abandonnent la crypte après la tragique confrontation ?

Mais une chose est certaine, nous savons la réponse qui est faite à chacun. Nous commençons à comprendre le sens de cette funèbre audience. Le Maréchal a tout donné. Il nous a communiqué son héroïsme, son génie, sa volonté de fer, et nous a donné conscience de notre responsabilité.

Et maintenant, il donne à tous ceux qui viennent à lui la seule force qui lui soit restée : la paix.

HALINA KRUGER.



Comment Vilno reçut le cœur de Pilsudski



Le Jeudi 30 mai, à 18 heures au palais du Belvédère, une commission composée de médecins et de juristes déposait dans une urne d'argent le cœur de Joseph Pilsudski.

Cette cérémonie avait lieu en présence de la Maréchale Pilsudska, de ses filles Wanda et Hedwige, et du frère du Maréchal, Casimir Pilsudski.

Étaient également présents le Président de la République Ignace Moscicki, ainsi que le président du Conseil des Ministres, Valérien Slawek, et l'Inspecteur Général de l'Armée, le Général Rydz-Smigly.

Le cœur du Maréchal fut déposé avec un acte signé par les personnes présentes dans une urne de cristal scellée par le sceau du Président de la République. Cette urne fut ensuite introduite dans l'urne d'argent.

Vingt minutes plus tard, la Maréchale quittait le Belvédère accompagnée de ses filles et de M. Casimir Pilsudski, portant dans ses bras la précieuse urne. Dans une automobile fermée, ils se rendirent à la gare de l'Est.

A cette gare, où tant de fois le Maréchal prit le train pour Wilno, le mouvement est normal ; rien ne laisse prévoir que dans deux heures, le cœur de Joseph Pilsudski, gardé par sa femme et ses filles, prendra pour toujours le chemin de Wilno.

Au milieu d'un silence absolu, la Maréchale passe entre les deux rangs d'officiers et d'hommes politiques et se rend vers son wagon, tenant à deux mains l'urne d'argent.

Dès l'aube, les rues de Wilno étaient pleines de monde. A six heures un quart, toutes les cloches des églises de la ville se mettent à sonner. On entend au loin le bruit du train, qui approche rapidement.

De grands drapeaux noirs pendent des mâts ornés à leur sommet d'aigles d'argent qui brillent au soleil.

Aux portes de la gare apparaît l'urne posée sur un socle et portée par des colonels. La foule s'immobilise dans un profond silence. Le cortège s'avance lentement entre deux haies humaines.

Tout le long des rues que doit suivre le cortège se tiennent des délégations d'enfants des écoles, de différentes organisations, et une foule innombrable. Les maisons sont ornées de draperies noires, les étalages des magasins présentent des portraits du Maréchal entourés de crêpe.

La célèbre rue Ostrobrama est couverte de sable jaune et de branches de sapin. Les enfants sont là par milliers.

Quand l'urne sur son socle arrive devant l'Ostrobrama, le clergé commence les prières ; les officiers élèvent l'urne jusqu'à la chapelle de la Vierge miraculeuse et la déposent sur une estrade drapée de rouge, spécialement disposée à cet effet en face de l'autel. Des colonels montent une garde d'honneur auprès de l'urne.

Devant la chapelle où, jadis, le Chef disparu reçut les clefs symboliques de la ville, la foule s'est pieusement agenouillée. Toutes les cloches des églises sonnent sans arrêt.

Dans la nef principale de l'église Sainte-Thérèse, à l'un des piliers de côté, une niche a été aménagée. Un escalier spécial drapé de velours rouge conduit jusqu'à cette niche. Un grand baldaquin noir descend des voûtes de l'église jusqu'à la niche.

La Maréchale Pilsudska prend l'urne et la dépose elle-même dans la niche avec une couronne de fleurs. L'évêque, Monseigneur Michalkiewicz, dit des prières. Les officiers présentent les armes.

La niche est fermée par une plaque d'acier sur laquelle sont gravés les insignes de la Première Brigade et les initiales « J. P. ». On entend le bruit des marteaux, lugubrement répété par l'écho des murailles nues. De l'extérieur, monte le chœur puissant de la foule massée dans la rue qui chante des cantiques.

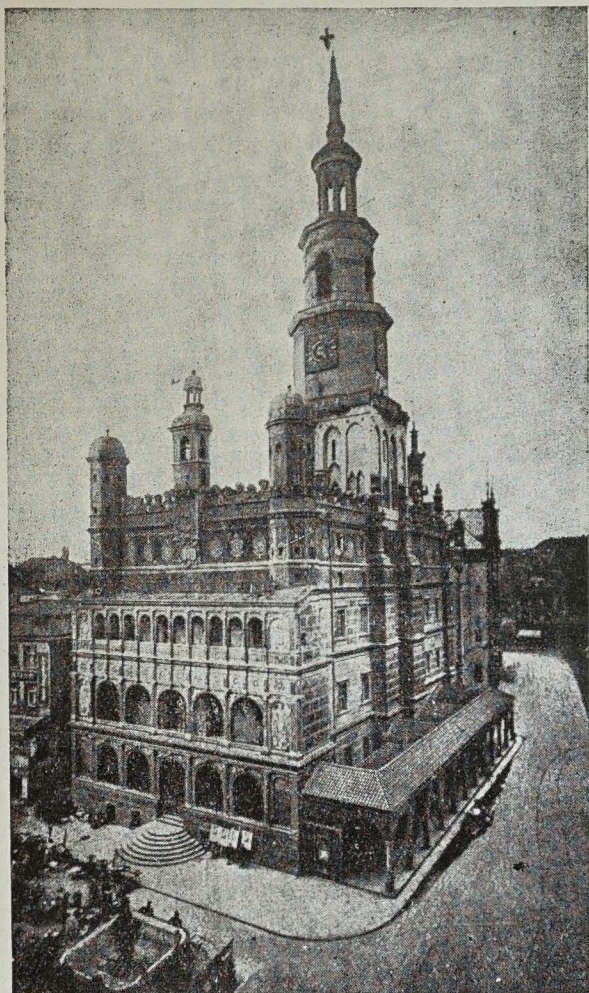
Le recteur de l'Université Stéphane Batory, M. Staniewicz, dépose au pied de la niche une énorme couronne de roses rouges et blanches ornée d'un ruban portant l'inscription suivante : « A son Rénovateur, l'Université de Wilno ».

Tout est terminé. La Maréchale et ses filles s'éloignent.

A 11 heures du matin, l'église Sainte-Thérèse est ouverte au public. Une garde d'honneur reste auprès de la niche. Et les habitants de Wilno défilent lentement et religieusement devant le cœur de celui qui aima tant cette terre qu'il voulut y dormir son dernier sommeil.

La veille au soir, à l'heure où s'était éteint le grand Maréchal, par les soins du « Foyer Militaire » et de la « Société de préparation militaire des femmes », des feux avaient été allumés sur les collines entourant Wilno.

Lettre de Poznan



LE RATUSZ DE POZNAN

Je n'étais pas revenue à Poznan depuis quatre ans. Je l'ai considéré avec curiosité. Ainsi faisons-nous quand nous n'avons pas revu depuis longtemps une personne proche ou simplement connue, épiant sur ses traits les changements survenus depuis notre dernière rencontre.

L'automne dernier, à l'occasion de l'avant-première de « Marcholt », (la pièce du poète Jan Kasprowicz) j'avais ainsi retrouvé Léopol, après un intervalle de dix ans..

Comme ce Léopol était différent du Léopol d'avant-guerre qui m'avait laissé une inoubliable

impression ! Car c'était la première ville polonaise que j'ai connue, ville qui était alors le centre de la vie intellectuelle de toute une province. Quand je revins à Léopol, ce torrent de vie intense, qui coulait jadis à pleins bords, était presque tari, comme si un monstreux polype avait dévoré rapidement les villes les plus éloignées, situées près des frontières. Et dans quel but ? Varsovie est chaque jour plus encombrée; elle ressemble à une foire, où les gens de valeur se poussent, s'écrasent les uns les autres, et en arrivent à se regarder avec méfiance, car chacun est forcé de prendre la place d'un autre. C'est la ville des gens toujours pressés, qui ne savent parfois ni où ni pourquoi ils se hâtent. C'est la ville qui n'a et n'aura peut-être jamais de visage, car on y vit trop extérieurement, et un peu « pour la montre ».

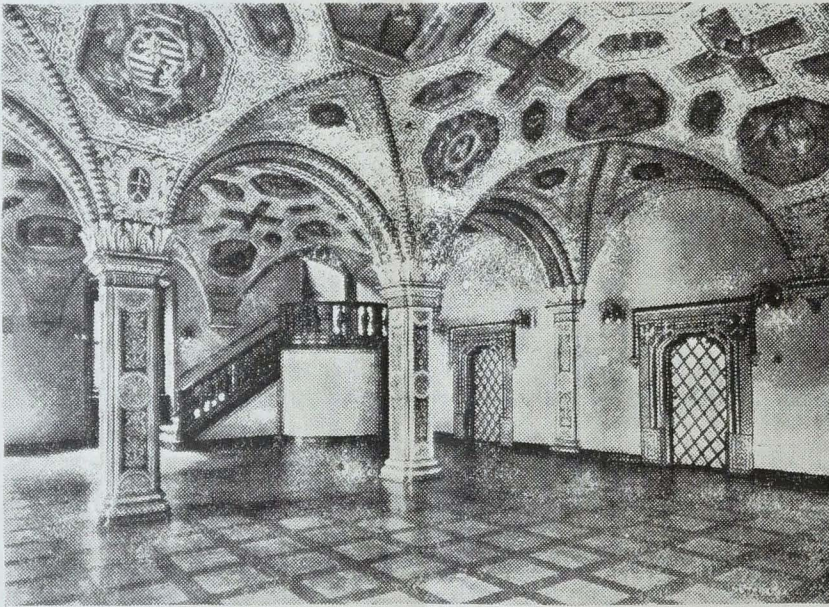
Dans ce Léopol d'aujourd'hui, si tranquille et si étouffé, où seul un bon théâtre donne encore l'impression d'une grande ville, j'ai cependant découvert quelque chose qui jadis, quand je ne possédais pas encore d'échelle de comparaison, ne m'avait pas frappée : c'est la vie intérieure de ses habitants, qui n'a pas changé depuis autrefois, et qui est sans doute une qualité à eux, bien particulière. Les gens de là-bas ont le cœur ouvert. Le grand vent de l'est, venant des plaines infinies, les a pénétrés et a ouvert toutes grandes les portes de leurs âmes. Ces gens-là semblent toujours à l'écoute, prêts à aider ou sauver leur prochain en péril, et leurs doigts paraissent toujours errer sur la poignée de quelque arme invisible destinée au combat possible...

Par contre, quand je suis à Cracovie, je vois d'abord des murs, et ensuite des gens. Les murs sont beaux, mais pas quand ils étouffent la vie. A Cracovie, les gens aiment à s'abriter derrière les murs, et il n'est pas facile de les en faire sortir. C'est une ville sans élan.

Poznan ! J'ai trouvé la ville extrêmement changée, et changée à son avantage. D'abord, j'ai vu dans les rues et dans les cafés beaucoup de femmes jolies et élégantes. Or, les femmes gracieuses et bien habillées sont toujours l'ornement d'une ville qui, grâce à elles, a l'air en fête. Poznan fait l'effet d'une ville en continuel état de développement intellectuel. Les « Jeudis Littéraires » du Palais des Dzialynski attirent un public considérable. Ces « Jeudis » sont certainement nés sous une bonne étoile. Leur initiateur et principal organisateur, M. Kossidowski, reconnaît volontiers lui-même « que

tout ce qu'on organise au Palais des Dzialynski est favorablement accueilli et réussit presque toujours ». Mais je ne sais pas si cette réussite est l'œuvre de quelque bonne fée qui se cache dans ces vieux murs, ou si c'est tout simplement que les initiatives de M. Kossidowski sont si heureuses qu'elles attirent inévitablement le succès. Mais le fait est que ces « Jéudis Littéraires » ont amené une vive animation dans les milieux intellectuels de Poznan. Les discussions qui s'établissent après les conférences sont longuement commentées les jours suivants dans les salons et les réunions mondaines de la ville. Et même si le niveau de ces discussions n'est pas toujours aussi élevé qu'il devrait l'être, le fait même que les gens s'intéressent à ces questions et peuvent les discuter constitue un incontestable progrès.

Il y a un lieu, à Poznan, où je me trouve particulièrement à l'aise ; il me semble que j'y suis tout à fait chez moi : c'est le Musée Municipal. C'est dans ce musée qu'a été déposée la Bibliothèque de Kasprowicz, sur laquelle M. Zaleski veille avec un soin touchant. C'est dans une petite salle attenante à la Bibliothèque qu'a eu lieu la première assemblée de la Société Littéraire Kasprowicz, qui aura à veiller sur l'héritage poétique du poète. Le 6 février, jour de cette assemblée, de nombreux admirateurs de Kasprowicz étaient réunis. Les portes de la Bibliothèque étaient ouvertes. M. Zaleski fit allumer une lampe à pétrole suspendue au plafond de cette petite salle, dont toute la décoration et les meubles avaient été apportés de Zakopane de sorte que l'illusion était complète, et que pour un instant je me crus vraiment revenue à la



UNE SALLE DU RATUSZ

Harenda ! A travers les fenêtres, les ombres semblaient être celles des montagnes, et, comme autrefois, quelqu'un se pencha sur la grande table, et ouvrit un des tomes reliés en peau...

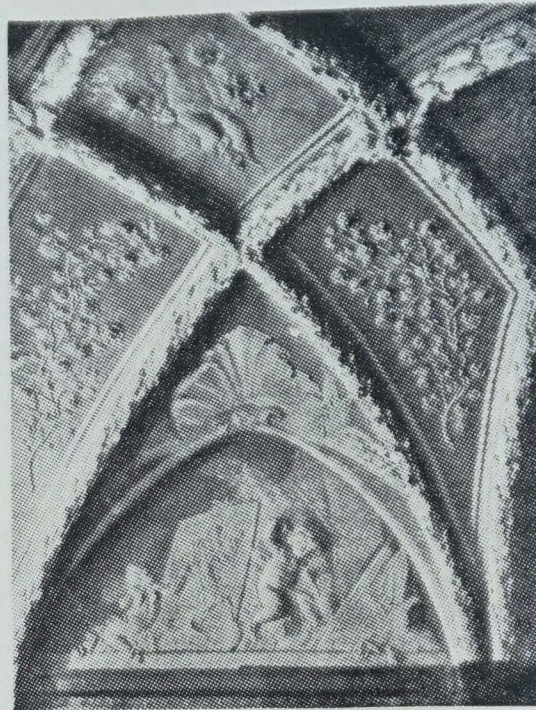
Dans la pièce où avait eu lieu la réunion se trouve une vitrine qui contient les manuscrits de Kasprowicz, soigneusement reliés par M. Kuglin. Je viens seulement de faire la connaissance de M. Kuglin, dont j'admirais les œuvres depuis longtemps. Sa curieuse et très originale édition des « Chansons du Soir » a été éditée à un très petit nombre d'exemplaires « pour lui », avoua M. Kuglin. Quel homme étrange ! Je ne puis admettre l'idée que tous ces êtres, si près de moi par l'esprit, je les ai vus seulement en passant, et que certainement je ne les reverrai pas de longtemps. Ils sont tous unis entr'eux, non seulement par une mutuelle sympathie, mais aussi par leur commune admiration pour le poète disparu.

Je ne m'étonne pas qu'un grand poète comme Stanislas Bakowski ait vécu tant d'années à Poznan. Il n'est pas Poznanien, et cependant son caractère et son talent l'apparentent à Kasprowicz, natif de cette province ; silencieux et fermé comme lui, il se donne tout entier à la poésie ; rien d'autre n'existe pour lui. Il y a en lui la gravité concentrée du moine, et en même temps une sensualité éperdue qui a trouvé son expression poétique dans la folle aventure de « L'aviateur inflexible »... Et dans les « Causeries avec un Monsieur », nous retrouvons les mêmes tons que chez Kasprowicz : cette révolte de l'homme qui, sachant adorer, exige beaucoup de l'être aimé.

Par contre, la rencontre d'un autre poète à Poznan, Jean Staudynger, est une véritable surprise. De ses Beskides, il s'est laissé glisser dans cette plaine, et il est certainement le premier à s'étonner de sentir sous ses skis, au lieu de la masse fon-

dante de la neige fraîche, le dur pavé du sol poznanien. Mais il ne perd pas pour si peu sa bonne humeur. Attachant de nouveau ses ailes à ses pieds, il s'élançait sur la piste tracée pour les traîneaux enfantins. L'imagination lui vient en aide. D'ailleurs, je suis certaine qu'il se trouve parfaitement bien dans la société des enfants ; c'est la raison pour laquelle il propage avec tant d'ardeur son théâtre de marionnettes, pour lequel il écrit des pièces en vers.

Puisque j'ai commencé à parler des enfants, c'est par eux que je vais terminer cette trop courte esquisse de mes impressions sur Poznan, et avec eux je dirai adieu à cette belle ville. Je viens de parler seulement de quelques « grandes personnes », que j'y ai connues personnellement. Mais j'avoue que j'aurais bien voulu parler de « tous » les enfants de Poznan. Car Poznan est avant tout la ville des enfants. On en voit partout : dans les rues, dans les tramways, dans les maisons où l'on va. Chaque fois que j'allais faire une visite à des gens encore inconnus, je me demandais : combien ont-ils d'enfants ? Il ne me venait pas à la pensée, qu'« ils » pouvaient ne pas en avoir du tout. J'étais persuadée qu'« ils » en avaient. Et en effet, « ils » en possédaient toujours une jolie collection. Partout ailleurs, quand on a des enfants, on les parque dans des chambres spéciales, loin des grandes personnes, ou bien on les envoie à la promenade, pour qu'ils ne dérangent pas. A Poznan, l'enfant occupe la première place. Les parents adoptent vis-à-vis d'eux une attitude discrète, comme



UNE VOUTE AU RATUSZ

s'ils comprenaient qu'il faudra bientôt leur céder la place et leur donner la parole...

MARIE KASPROWICZ.

Un Artisan Polonais



Nienaski (l'architecte, qui va restaurer un vieux château) se mit à l'ouvrage ; il travaillait tout seul avec des paysans. Un vieux contremaître, simple paysan d'un village environnant, Paul Lonski, avait pris la direction de tous les travaux de charpente. C'était un homme qui pouvait avoir dans les soixante-dix ans, mais qui en paraissait à peine quarante, se tenant très droit et sans un cheveu gris. Il était de taille moyenne, mince, avec un visage maigre et le teint sombre. Selon la mode paysanne, il était entièrement rasé, et portait seulement une courte moustache. La première fois que Nienaski eut une conversation au sujet de son travail avec ce Lonski, qu'on lui avait recommandé de différents côtés comme un ouvrier très sérieux, il pensa qu'il serait difficile de s'entendre avec lui. Le paysan était silencieux, prudent jusqu'à la méfiance. Il s'informa du travail d'un air presque indifférent. Il fallut lui répéter plusieurs fois les moindres choses. Il ne marchandait guère au sujet de son salaire : la quantité de travail à fournir semblait l'intéresser davantage. Dans toute son attitude, on sentait un certain manque de confiance en ce jeune architecte, et en toute l'affaire en somme. Mais quand on lui eut donné

un acompte, il changea. Il avait avec lui un groupe, ou plus exactement une « bande » de charpentiers, paysans comme lui, avec laquelle il allait faire des travaux dans les villages. Lonski n'était pas un simple ouvrier ; c'était plutôt un entrepreneur, presque un « architecte » de village. Quand on lui confiait un travail, il savait en voir le plan général, et l'accomplissait avec intelligence et expérience. Il travaillait d'ailleurs comme ses compagnons, accomplissant toutes les actions du charpentier : équarissant les poutres, rabotant les planches, avec un autre ouvrier, sciant, clouant, forant des trous. Le « maître » avait une extraordinaire puissance de travail, qui faisait l'admiration de Nienaski. Habitué aux exigences des ouvriers de l'ouest européen, toujours en discussion à propos des salaires, cherchant à faire le moins de besogne possible, il ne pouvait s'accoutumer aux façons de ce paysan slave, pour qui le travail était aussi nécessaire que la lumière du jour l'est aux oiseaux et aux plantes. Il était toujours le premier au chantier, et, dès l'aurore on entendait le sifflement de son rabot mêlé au gazouillement des oiseaux. Le dernier, il quittait le travail ; ses pas craquaient sur les copeaux, les pas d'un homme tranquille et

pensif. Il y avait dans cet homme toujours mesuré, une étrange distinction.

En vérité, non seulement cet ouvrier consciencieux accomplissait admirablement toutes les besognes qu'on lui confiait ; mais il avait aussi une âme admirablement construite. Peut-être avait-il le défaut d'approfondir trop les choses ; il devait d'abord mûrir longuement dans son esprit son nouveau travail et s'habituer à lui. Mais quand il s'était familiarisé avec sa tâche, on pouvait avoir en lui une confiance sans limite. Il aimait à un degré extraordinaire le travail « proprement » fait. S'il lui arrivait de s'arrêter souvent et longuement pour examiner le travail d'un de ses compagnons, se balançant alternativement sur une jambe, puis sur l'autre, caressant d'un air soucieux ses joues rasées, on pouvait être certain qu'à son avis l'ouvrage n'était pas tout à fait « propre ». Quand, par contre, le travail avait des défauts par trop grossiers, il donnait une autre occupation à l'ouvrier, et lui-même prenait la place du maladroit. Lonski combinait trop longtemps, mesurait trop exactement, inscrivant avec son crayon de charpentier, sur la surface lisse des poutres des « numéros » qu'il agrémentait d'ornements maladroits. Ecrire était une chose difficile pour lui. On ne lui avait jamais appris la géométrie, et s'il connaissait les propriétés fondamentales des angles, des triangles, des diagonales, c'est peut-être qu'il les tenait de la tradition orale des vieux maîtres charpentiers chez qui il avait pratiqué, comme les mystérieuses traditions religieuses que les prêtres de certaines religions se transmettent de génération en génération. Mais avec son intelligence sans culture, avec la lueur de raison qu'il possédait, combien n'avait-il pas bâti de maisons pour les hommes, d'écuries, d'étables ! Un certain jour qu'il travaillait au sommet de la tour, il devint soudain loquace, et montrant l'horizon à ses compagnons, il leur dénombrâ les chaumières qu'il avait bâties dans les environs. Nienaski, écoutant cette longue énumération, se sentit plein de respect pour le paysan. Avec son pauvre bagage scientifique, combien cet homme pourtant était utile ! Pendant que les gens instruits ruinaient sans pitié l'œuvre que d'autres avaient mis tout leur soin à édifier, détruisaient dans un délire de folie ce que leurs pères avaient construit au prix d'immenses peines, et, même les meilleurs d'entre eux, vivaient sans se demander la raison de leur existence, cet homme simple, toute sa vie, avait édifié..... Personne ne lui avait rien donné, personne ne lui avait rien montré. Seul, comme une abeille ou comme une fourmi, il avait accompli sa mission silencieuse et obscure, obéissant à la puissance mystérieuse de l'instinct créateur. Après avoir examiné attentivement les maisons construites par Lonski, le jeune architecte dut reconnaître que tout avait été bâti strictement suivant les règles de l'art architectural, et même avec un certain caractère. Il était impossible de ne pas distinguer une chaumière bâtie par Lonski. A la plus simple construction champêtre, il donnait un cachet spécial en y ajoutant quelque ornement qu'il n'avait pas imaginé, mais qu'il exécutait « de mémoire ». Il tressait lui-même de longues bandes de paille qu'il faisait courir au sommet du toit en

pente. Il accomplissait ce travail avec des gestes solennels, hiératiques, obstinément les mêmes ; mais l'ouvrage fini était si admirablement exécuté que c'était, plutôt qu'une imitation, une résurrection, et que son auteur pouvait même passer pour un novateur. Ses ornements avaient vraiment un style à eux. En outre, au-dessus de la porte d'entrée, il mettait toujours deux têtes de chevaux croisées, découpées dans du bois, tradition héritée du culte de Swaroga, déesse du soleil, adorée jadis dans cette vieille terre de Sandomir, et dont le symbole était un coursier.

Les fenêtres de Lonski avaient des mesures particulières, et leur encadrement de bois était sculpté, surtout aux angles. Mais il n'y avait là aucune beauté. C'était un certain genre de travail et un souvenir des siècles depuis longtemps écoulés.

Nienaski admirait les maisons de Lonski. Deux architectes s'étaient donc rencontrés : l'un savant et l'autre ignorant. Mais le deuxième n'avait aucune confiance en l'autre, et écoutait toutes ses recommandations d'une oreille distraite. C'était d'abord parce que Nienaski, malgré toute sa science, ne connaissait rien à certaines choses indispensables. Par exemple, malgré ses études, et bien qu'il eût examiné beaucoup de constructions dans le monde, il n'arrivait pas à distinguer le bois de pin coupé en bon temps du bois coupé en mauvais temps, ou encore un bois « tourmenté », c'est-à-dire poussé sur une mauvaise terre, d'un bois « sec », c'est-à-dire d'un pin poussé sur le sable. Le juif qui fournissait du bois, Jankiel Gips, avait tout de suite remarqué cette ignorance, et justement, il n'apportait plus que du bois « tourmenté ». Il rôdait autour du charpentier, cherchant à tirer profit de la situation. Lonski examina le bois en silence, consciencieusement, comme toujours, et fronça le sourcil. Avec son ongle, il gratta les poutres, fit une entaille avec son couteau, se pencha en dessous. Puis tranquillement, il prit une barre de fer, et soulevant l'une après l'autre les poutres défectueuses, il les jeta de côté. Gips montra une profonde indignation, cria à l'injustice et fit grand tapage dans toute la paroisse, clamant partout son honnêteté, brandissant des certificats élogieux ; il maudit les charpentiers, cracha, cria... Rien n'y fit. Lonski le regarda tranquillement, toussa et finalement conseilla au marchand de reprendre sa marchandise.

— Prenez ces poutres, que j'ai jetées, lui dit-il en propres termes, mettez-les sur votre voiture, et allez au diable, monsieur Gips !

Monsieur Gips se trouva blessé dans sa dignité. Il appela l'entrepreneur : « rustre ». Il lui dit avec mépris : « Vous n'êtes qu'un paysan ignorant ! »

Puis il se promena dans le chantier avec les mains dans les poches de derrière de sa houppelande, haussant les épaules, un sourire de mépris ironique sur les lèvres, crachant ostensiblement parmi les copeaux. A la fin des fins, aidé par son ouvrier « chrétien » hirsute, maladroit et pouilleux, dont on aurait pu dire qu'il était aussi « tourmenté » que les poutres mises au rebut, il remplaça le bois sur sa charette et s'éloigna sans ajouter un mot.

STÉFAN ZEROMSKI.
(Conversion de Judas.)

Deux Nouveaux Transatlantiques Polonais



Les deux nouveaux transatlantiques polonais, « Pilsudski » et « Batory » ont été construits dans les chantiers de Montefalcone, près de Trieste, appartenant à l'Union des Chantiers de Construction de Bateaux de l'Adriatique. Cette société a déjà construit des centaines de navires de guerre et de commerce.

Pourquoi ce choix ? D'abord parce que la Société a paru au Gouvernement Polonais offrir les meilleures garanties de sécurité. Puis parce que les deux bateaux, qui coûtent ensemble trente millions de zlotys, ne seront pas payés en argent, mais en nature : en l'espèce, en charbon polonais. Enfin, parce que la société italienne a promis de se fournir en Pologne d'acier, de fil de fer, de vis, etc. en un mot de différents matériaux fabriqués par l'industrie polonaise. Les conditions de ce marché présentaient donc des avantages appréciables pour la Pologne.

Les nouveaux bateaux seront des bateaux à moteur. On a préféré les moteurs au charbon, parce que les transatlantiques pourront se fournir suffisamment avant le départ de Gdynia de pétrole polonais pour alimenter les moteurs Diesel qui les feront marcher de Gdynia en Amérique et retour. Les bateaux à moteur possèdent en outre cet avantage sur les bateaux à vapeur, que les premiers peuvent être mis en marche instantanément, tandis que les seconds demandent une préparation de plusieurs heures avant d'obtenir la pression de vapeur suffisante à la mise en mouvement des machines. Enfin, dans les bateaux à moteur les passagers ne sont pas incommodés par la fumée des machines.

Les deux bateaux auront chacun deux puissants moteurs Diesel à 9 cylindres. Chaque moteur aura une longueur de 16 mètres et un poids de 425 tonnes.

La longueur des transatlantiques sera de 180 mètres, la plus grande largeur de 21 m. 50, la hauteur jusqu'au pont le plus élevé sera de 22 m. 10.

La capacité brute sera de 14.400 tonnes environ. Ils pourront prendre avec eux 2000 tonnes de marchandises. Le nombre des passagers sera le suivant : touristes, 371 ; troisième classe, 402 ; en tout 773. L'équipage se composera de 260 personnes pour chaque navire.

La vitesse moyenne sera de 18 nœuds, c'est-à-dire environ 33 km. à l'heure. Le parcours Gdynia-Amérique du Nord sera ainsi effectué en huit jours et demi.

Les cabines sont installées suivant les pres-

criptions du confort le plus moderne, et satisferont les exigences d'une clientèle qui se composera, non seulement de Polonais et d'Américains du Nord, mais encore d'Européens du centre, de Scandinaves et de Baltes ; car ces bateaux seront les plus vastes, les plus confortables, les plus commodes de tous ceux qui assurent les communications des pays baltes avec leur immense arrière-pays, l'Amérique.

Ajoutons que le « Pilsudski » et le « Batory » ont 7 ponts et 9 cloisons étanches, ce qui augmente les conditions de sécurité. La forme a été spécialement étudiée afin que le bateau soit parfaitement stable — fait appréciable pour les personnes sujettes au mal de mer.

On est frappé au premier coup d'œil par l'élégance des lignes et les proportions esthétiques de l'ensemble. Le « Pilsudski » et le « Batory » sont vraiment de beaux transatlantiques. Le plus grand de leurs ponts, appelé le « pont ensoleillé » forme un vaste espace élevé de 15 m. au-dessus du niveau de la mer, exposé aux rayons du soleil et au vent, et destiné au repos et aux jeux sportifs. D'autres ponts sont consacrés à la promenade. La surface totale des ponts est de 2.000 mètres carrés.

Une grande vérandah vitrée est d'une inspiration particulièrement heureuse : elle renferme un des nombreux bars disséminés sur le bateau.

Les cabines sont, non seulement confortables, mais bien mieux installées que les cabines de même classe des autres bateaux : lits, commodes, eau courante, armoire spéciale pour chaque passager, enfin cabines spéciales avec salle de bain ou douche, ou bien encore avec bureau. Il y a en outre un ascenseur, conduisant du haut en bas du bateau, et une piscine de 9 mètres sur 4 m. 8, auprès de laquelle se trouve une salle de gymnastique.

La décoration des cabines, des salons et des salles à manger est des plus artistiques. On s'est adressé à de véritables maîtres polonais.

Comme nous le voyons, rien n'a été négligé afin que les nouveaux bateaux fassent honneur à la Pologne et soient en même temps agréables et commodes pour les voyageurs.

Le « Pilsudski » partira pour Gdynia le 27 août 1935. Le 15 septembre, il entreprendra son premier voyage en Amérique. Ce jour marquera une grande fête pour la marine commerciale polonaise, devant laquelle s'ouvrent de nouveaux horizons de travail. Le « Batory » sera terminé en février 1936.



Les Sardinières

Gottlieb

L'Electrification de la Pologne



Le gouvernement polonais se préoccupe de l'électrification du pays. Une ordonnance récente du Président de la République établit de nombreuses facilités pour la construction de grandes usines de 10.000 k.-w. au moins et des réseaux distributeurs sous tension de 30.000 V au plus. Les centrales de moindre importance, à partir de 3.000 k.-w. de puissance, pourront bénéficier des privilèges prévus par la loi à condition d'utiliser des sources d'énergie telles que chutes d'eau, tourbe, lignite ou gaz naturels. Sur le territoire des voïévodies de l'Est les facilités seront étendues à toutes les usines électriques indépendantes. Les entreprises bénéficiant des facilités prévues par l'ordonnance seront tenues de couvrir un tiers au moins des investissements sur leur capital de fondation.

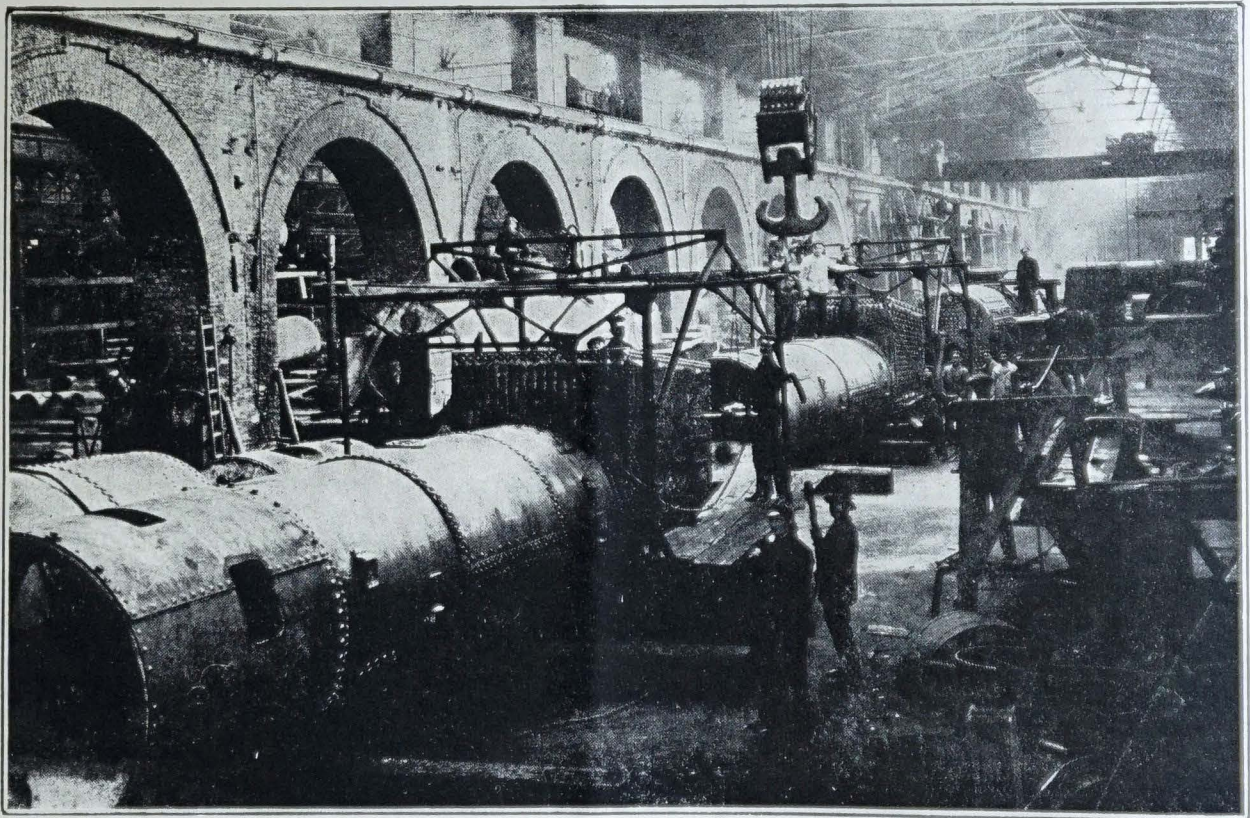
L'ordonnance prévoit au profit de ces entreprises les facilités suivantes : 1° exemption des droits de timbre à la fondation de la société anonyme ; 2° exemption des droits publics et communaux frappant les actes d'acquisition de la propriété immobilière ; 3° exemption de tous les impôts directs, publics et communaux ; 4° droit d'utilisation en franchise des terrains appartenant à l'Etat, nécessaires pour l'installation des lignes électriques ; 5° droit de priorité pour l'achat de matériaux de bâtiment et de combustibles provenant des exploitations nationales, et pour la concession de l'utilisation de forces hydrauliques. Les facilités en ques-

tion seront accordées pour la durée de 10 ans et sur les terrains particulièrement importants pour le développement industriel, de 15 ans.

Le Comité Economique des Ministres a approuvé en même temps des dispositions relatives à la simplification de la procédure d'obtention des concessions.

L'Etat pourra racheter l'usine électrique moyennant un prix correspondant à la valeur non amortie de l'entreprise ; le délai d'amortissement est porté en même temps de 15 à 30 années. Si l'Etat ne peut ou ne veut exercer son droit de rachat, la concession est prolongée automatiquement pour un délai déterminé à l'expiration duquel l'établissement devient la propriété de l'Etat sans aucun paiement. L'Etat renonce au droit de rachat anticipé. En ce qui concerne les tarifs, le gouvernement se réserve le droit de fixer le prix maximum, tandis que la politique de tarifs est laissée entièrement à la compétence des entreprises.

Le Comité Economique a prévu la création de plusieurs entreprises pour l'électrification des districts particuliers, et comme étape suivante, l'organisation de la collaboration des districts en vue de la création d'un réseau national. A cet effet, les districts ont été délimités eu égard aux sources naturelles de l'énergie, ainsi qu'aux usines électriques déjà existantes. Il a été tenu compte également des besoins économiques de chaque région.



FABRICATION DE CHAUDIÈRES EN POLOGNE



L. CZERNIEWSKI

(Nombreux sont les fils d'émigrés polonais qui sont maintenant tout à fait Français, et comptent parmi les meilleurs éléments de notre vie nationale. Ils n'ont pourtant pas oublié la Pologne et ils servent de lien entre leur patrie et la patrie de leurs pères. Tel a été, entre autres, Léandre Czerniewski, dont la fille nous retrace pieusement la vie. Andrée Martignon est elle-même un bel écrivain français, dont l'œuvre « Montagne », d'une allégresse et d'une fraîcheur ravissante, a reçu le prix du Touring-Club de France.)

Trois ans ont passé déjà depuis la mort du grand artiste que fut Léandre Czerniewski. Mais son souvenir demeure chaud et vivace, et pour ceux qui ont apprécié le Maître, comme pour ceux qu'intéressent les enfants de génie de la Pologne, je veux le rappeler ici.

De bonne noblesse terrienne des environs de Varsovie, son père, Ignace Czerniewski, après s'être distingué comme un chef intrépide dans les armées de l'insurrection de 1831 s'était fixé en France, près de Limoges.

Il épousa une Française, dont il eut trois enfants. Le dernier, né en 1842, devait hériter son goût inné pour la musique. Atavisme certainement, ses tantes, grandes musiciennes, ayant eu l'heureuses fortune de connaître Chopin qui était leur voisin de campagne et de l'entendre exécuter ses admirables compositions.

Voici donc un enfant, Léandre Czerniewski, dont la maîtrise musicale s'affirme si fortement et de si bonne heure qu'à l'âge de treize ans nous le trouvons organiste en second de la cathédrale de Limoges. Sous l'autorité de son maître, l'organiste aveugle Charraire, il étudie avec ferveur. Mais bientôt l'effort semble excessif pour sa santé toujours un peu délicate.

Envoyé à Pau, dont on espère que le climat lui sera favorable, il prend son poste d'organiste à l'ancienne église Saint-Martin. D'autre part il se confie aux soins éclairés d'un docteur homéopathe

Un Maillon de la Chaîne d'Amitié



Léandre Czerniewski



distingué, le docteur Cornu, qui le rétablit complètement et dont il épouse la fille aînée. De ce mariage devaient naître huit enfants.

Entre temps, la nouvelle église Saint-Martin se construit et en 1870, il a le plaisir de pouvoir prendre possession de l'orgue de cinquante-deux jeux, établi sous sa direction par le facteur bordelais Wenner. Cet orgue, dont il fit magnifiquement et pendant soixante-huit ans chanter la grande voix, devait être sa vie. Il y consacra toutes ses forces, s'entourant d'une maîtrise remarquable pour laquelle il composa sans relâche des œuvres où chacun reconnaît la plus haute inspiration religieuse.

Le regretté cardinal Touchet, parlant de Léandre Czerniewski, disait : « Je n'ai jamais trouvé un instrumentiste de cette force. »

En 1910, d'ailleurs, à l'occasion de ses cinquante années d'organiste, le pape Pie X lui décernait la croix de Chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Sylvestre, accompagnée d'une lettre autographe des plus flatteuses.

Grand organiste, il exécutait également les pages les plus difficiles du piano, du violon, de l'alto, du violoncelle, de la viole d'amour, de la contrebasse. Son remarquable professorat garde à Pau un juste renom. Dès son arrivée dans cette ville il avait prodigué son enseignement et ses élèves étaient devenus ses amis. Fêté par l'élite intellectuelle, artistique et mondaine, il consacre ses loisirs à la musique de chambre, chez le duc de Pastrand, la baronne de Brien, la duchesse de Cadaval, la comtesse d'Hunnières, la famille Riquoir, le violoniste Zeller.

Il est l'ami du grand explorateur comte Henry Russell, et du comte Jean Zamoyski. Fréquemment accueilli chez la princesse Sanguszko, née Zamoy-ska, il retrouve chez elle l'atmosphère polonaise chère à son cœur.

En effet, quoique devenu Français par la résidence, par les liens du mariage, par l'amitié, il gardait un amour ardent à la Pologne. Patriote, il

souffrait de ses maux ; sa porte était toujours ouverte aux exilés de la chère patrie, qu'il aidait largement.

Dans une vie si occupée, la composition musicale trouva cependant sa place. Sans parler de ses improvisations à l'orgue, qui ne furent jamais écrites, hélas ! il a laissé une œuvre de jeunesse remarquable qui est, par sa fraîcheur, à l'œuvre de son âge mûr, ce que les « Etudes » de Chopin ou la « Marguerite » de Schubert sont à leurs productions ultérieures. Son œuvre religieuse est considérable et s'est étendue tout le long de sa carrière.

Fin lettré, il était, de plus, ouvert à toutes les formes de l'activité intellectuelle. Il aimait et commentait les poètes. De préférence ceux qui exaltaient le terroir, tel ce chansonnier-poète méconnu auquel Baudelaire donna cependant son admiration : Pierre Dupont. Il aimait à s'entourer de beaux livres parmi lesquels la grande édition de l'histoire de la Pologne, et de beaux tableaux, en particulier ceux de son ami, le peintre palois Joseph Castaing.

Lorsqu'on a parlé du compositeur, de l'organiste, du professeur, du patriote chaleureux, de l'ami dévoué, de l'homme du monde parfait — vrai gentleman avec cette nuance de courtoisie polo-

naise reconnaissable entre toutes et qui a marqué Chopin comme Joseph Conrad — il reste encore à dire le grand chrétien et le père inoubliable.

Une splendide vieillesse lui laissant quelques repos (il abandonna son orgue cinq années avant sa mort, survenue le 25 janvier 1932) il put profiter de sa nombreuse famille, ornée de quatorze petits-enfants.

Celui qui avait été le jeune compositeur au front marqué de génie, composant sous une frémissante inspiration patriotique le superbe « Au Rhin ! » de 1870 ; celui qui avait été l'artiste fêté, l'organiste qu'on se pressait pour entendre et le professeur-exécutant qui donna ses soins à l'élite, il se plut à devenir le patriarche.

Sa figure restera comme un modèle de droiture, de simplicité, de bonté, de désintéressement et d'amour de l'art. La France et la Pologne peuvent être également fières de lui.

Pour l'amitié, émue par sa perte, qui, de tous côtés, m'a demandé ces lignes, j'ai essayé de faire revivre un instant ce haut caractère d'homme et d'artiste, dont le nom ne saurait passer.

ANDRÉE MARTIGNON-CZERNIEWSKA.

L'ENSEIGNEMENT ET LA SCIENCE

LA « MÉTHODE ACTIVE »

Le journal bulgare « Mir » publie une interview accordée par M. Radew, ministre de l'Instruction publique bulgare, sur ses visites dans plusieurs écoles de Varsovie.

« En Pologne, a déclaré le ministre, des essais sont faits actuellement de l'application de la méthode dite « active ». Les résultats, je dois le reconnaître, sont frappants et nous aurions tout à gagner en nous assimilant certaines de ces méthodes. La méthode active, telle que je l'ai vue appliquer en Pologne, consiste en le développement des facultés créatrices de l'élève ainsi qu'en la préparation pratique du futur citoyen pour lui permettre de lutter contre les difficultés de la vie. Dans une des écoles où cette méthode est appliquée j'ai vu, entre autres, un élève de 8^e classe qui faisait un cours à ses camarades de 7^e, en présence du professeur qui n'assistait qu'en qualité d'observateur.

Dans une autre école un élève a été chargé de recueillir les matériaux sur les conditions géographiques et économiques de la Bulgarie. Cet élève a fait des recherches dans les bibliothèques, diverses légations, a dressé une carte et a traité le sujet devant ses collègues, à la suite de quoi une discussion s'est engagée entre le jeune conférencier et son auditoire. Dans les écoles dites professionnelles enfin, la méthode active est encore plus rigoureusement appliquée. Les élèves n'y ont absolument pas de manuels, chacun devant s'assimiler la sub-

stance de chaque leçon au point de vue pratique et non théorique. En plus de cela, je puis dire que je suis émerveillé du système d'éducation de la jeunesse polonaise au point de vue de son développement artistique. Ainsi, chose que je voudrais introduire chez nous, chaque élève est obligé de fréquenter le théâtre et d'assister à des spectacles donnés spécialement pour la jeunesse scolaire ».

LA DATE DES VACANCES

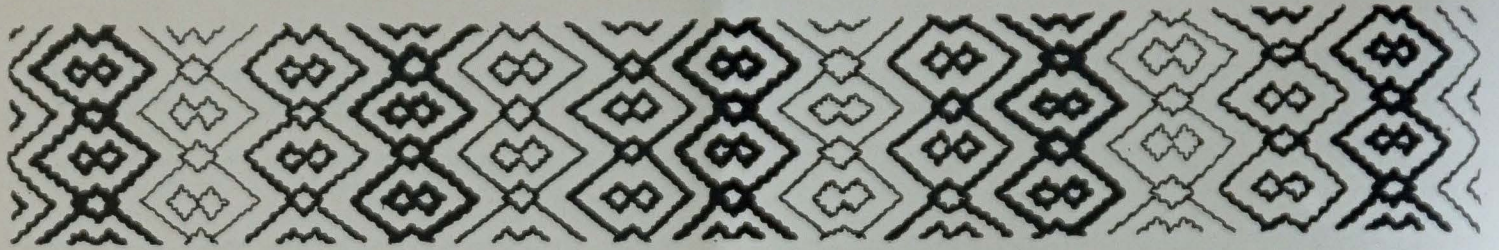
Par une ordonnance en date du 4 mai 1935, le Ministère de l'Instruction Publique a modifié l'organisation de l'année scolaire. Désormais, celle-ci commencera le 3 septembre et se terminera le 21 juin. Cette année, exceptionnellement, les vacances commenceront comme l'année dernière le 15 juin, de sorte qu'elles dureront deux mois et demi. Les vacances de Noël auront lieu du 22 décembre au 9 janvier ; les vacances de Pâques, du mercredi saint au mardi de la semaine après Pâques. L'année scolaire sera divisée en trois périodes et deux semestres. A la fin du premier semestre, qui se terminera à Noël, seront distribués les bulletins semestriels. Le deuxième semestre, divisé en deux périodes par les vacances de Pâques, commencera à la rentrée de janvier et finira le 21 juin, jour où seront donnés les bulletins de fin d'année scolaire.

Ces modifications ont eu lieu sur la demande des parents, mécontents de voir le mois d'août coupé en deux par la rentrée du 20 août.



Le Sermon aux Oiseaux

Ladislav Skoczylas



Gabrielle Zapolska à Paris



Nos lecteurs connaissent certainement Gabrielle Zapolska, la célèbre femme de lettres, auteur de pièces devenues classiques. Ils connaissent sans doute moins bien l'aspect de sa vie que nous allons évoquer dans les lignes ci-dessous, qui leur montreront la célèbre romancière polonaise cherchant à faire une carrière d'actrice dans les théâtres de Paris.

En 1888, Gabrielle Zapolska rêvait de la gloire de la célèbre actrice Modrzejewska, qui, après un an de séjour en Amérique, avait appris l'anglais et avait joué avec succès sur une scène de San-Francisco le rôle d'Adrienne Lecouvreur.

Zapolska décida de réaliser un pareil miracle dans une ville beaucoup moins éloignée de la Pologne que San-Francisco : Paris. Elle s'ouvrit de ses projets à Marie Szeliga, femme de lettres plus âgée qu'elle, qui, après avoir publié sept volumes de romans et sept volumes de poésie, avait rompu avec sa famille et abandonné son pays sans espoir de retour. Elle vivait depuis ce temps à Paris, et s'était faite la championne du mouvement en faveur de l'émancipation des femmes. Zapolska lui écrivit une longue lettre débordante d'enthousiasme et d'espoir, dans laquelle elle disait :

« Voilà mon plan, mûri pendant de longues nuits d'insomnies : En deux mois, je peux réunir les débris de ma dot, volée par l'homme qui a été mon mari. Je peux avoir ainsi cinq cent roubles en espèces, et une rente de soixante roubles par mois pendant deux ans. Avec cette somme, je veux venir à Paris, étudier l'art dramatique et jouer sur une scène de la capitale. Je connais parfaitement la langue française ; je traduis Théophile Gautier sans dictionnaire. Ma prononciation est bonne ; naturellement, le véritable accent me manque un peu, mais j'ai un très grand désir de me perfectionner et suis très douée pour les langues. Après un an de séjour à Paris, je parlerai comme une vraie Française. Regardez ma photographie, faites la somme de mon intelligence et de mes talents ; imaginez-vous que ma voix est encore ce qui fait le

plus d'effet et me vaut le plus de sympathie parmi mes auditeurs, et dites-moi maintenant ce qu'avait Modrzejewska quand elle a débuté sur la scène anglaise : quarante ans, une ignorance complète de la langue la plus difficile du monde. Mais sa force de volonté était immense. Cette force de volonté, moi, je l'ai aussi ; je veux l'avoir. Le travail ne m'effraie pas. Du reste, je ne brûle pas les ponts derrière moi. Chaque jour je peux retourner dans ma patrie, (!) où l'on... m'aime tant ! »

Les projets de Zapolska ne se réalisèrent pas tout de suite, car elle vint seulement à Paris à la fin de 1889, pour l'Exposition Universelle. Son compagnon de voyage fut Joseph Lozinski, qui devait plus tard être critique dramatique au « Kurjer Poranny ».

Ne connaissant pas de Français, elle se lia d'amitié avec Marie Szeliga, qui l'introduisit dans la colonie polonaise, et la mêla à des intrigues et des potins qui ne pouvaient que nuire à la carrière artistique d'une femme qui désirait, dans la trente-cinquième année de sa vie, acquérir un accent parisien sans défaut et faire ainsi la conquête des scènes de la capitale.

Zapolska commença à étudier avec Talbot, ancien Sociétaire de la Comédie Française, alors retiré du théâtre. Talbot était un professeur assez en vogue. Il faisait des tournées en province avec ses élèves, et tous les dimanches, il donnait avec eux une séance à la Salle des Capucines.

Talbot ne produisit jamais Zapolska au cours de ces séances. Elle en fut mécontente. Elle le quitta après un an, et demanda des leçons à une artiste du Vaudeville, Mme Samary, « femme exceptionnellement excellente » écrit Zapolska, et qui s'occupa activement de sa nouvelle élève. « Je revis, continue-t-elle dans une autre lettre, je commence à voir les choses sous un jour moins noir ». En trois semaines, elle apprit davantage que chez Talbot pendant un an. Samary lui fit faire la connaissance de Wormsem, de la Comédie Française et de Lenormand. Ils décidèrent qu'elle devait débiter

dans des théâtres de quartier, aux Batignolles ou à Montmartre. Beaucoup d'artistes devenus plus tard célèbres ont ainsi commencé leur carrière.

Alors commencèrent des pérégrinations sans fin à travers les bureaux des directeurs. Au théâtre des Batignolles, le directeur la reçut « en chemise et en caleçon, ce qui n'empêche pas qu'il demeure dans un appartement princier ». Il lui donna un rôle insignifiant. Grâce à la protection de Samary, on lui donna à jouer un petit épisode au théâtre Déjazet. Elle n'était nullement satisfaite. « Pour moi, écrit-elle à M. S. Z., je suis bien forcée de reconnaître entre nous que mon accent me gêne encore, sur-



GABRIELLE ZAPOLSKA CHEZ ELLE

tout quand j'ai le trac. Je travaille d'arrache-pied ; je vais travailler un an encore. Ensuite, je jette tout au diable... Le Directeur est très bon pour moi ». Tout cela ne faisait pas espérer un grand avenir. Elle ne réussit pas davantage à la Gaité. Enfin, elle fait connaissance de Koningi, directeur du Gymnase, et obtient de lui des promesses de rôles. Elle lui propose de débiter dans « Nora ». Il refuse. « Il faut, dit-il, adapter Nora. Meilhac fera ça très bien. Que Nora trompe son mari, et cela aura un sens. Comme c'est maintenant, chez nous, en France, ça ne va pas. » Il conseille à Zapolska de causer avec Ibsen et de lui soumettre cette idée.

Mais cela va de plus en plus mal. Le 13 Juin 1891, Zapolska écrit à M. S. Z. « Deux années d'efforts, de cassement de tête ; c'est idiot en vérité : Et pourquoi ? Quel résultat ? Le voilà le résultat : à la Porte Saint-Martin, aujourd'hui, on m'a donné un rôle ! dans les « Misérables » de Victor-

Hugo. Au quatrième tableau, je dis : « Tiens, monstre ! » Après, je dis : « Il descend » ; et à la fin : « Animal ! » C'est magnifique, n'est-ce pas ? Moi, qui ai joué Nora à Pétersbourg, qui ai joué Ophélie, Desdemone, je dis : « Animal ! » à la Porte Saint-Martin. Je jouerai, car je veux pouvoir dire que j'ai été engagée. » Quelquefois, elle a des soucis d'une autre nature. Une fois, elle a obtenu un rôle avec des monologues ; mais ce rôle est trop long. « Pendant ces quelques jours, écrit-elle à S. Z., j'ai perdu la santé, l'appétit, le sommeil. Je vais comme une folle. Je ne mange pas, je ne dors pas. Je n'ose pas rendre le rôle et en demander un plus court... » Elle s'est attaché au cou un morceau de corde de pendu et le garde « comme porte-bonheur ».

Elle ne se rendait pas compte que le grand obstacle à sa carrière artistique en France était justement son cantonnement dans la colonie polonaise où elle se renfermait, ce refus de fréquenter la société française. Elle s'intéressait, non seulement aux affaires privées de cette colonie où fleurissaient les potins et les intrigues, mais encore au mouvement politique des jeunes socialistes qui se groupaient autour de la revue « Pobudka » (l'Eveil).

Enfin, la chance tourna. Séverine recommanda très chaudement Zapolska à Antoine, directeur du célèbre « Théâtre Libre ». Elle obtint un rôle. « Je représente une paysanne, écrit-elle à S. Z., et je parle avec le pur accent de Normandie. Ce n'est pas un rôle de premier ordre, mais ce n'est pas non plus un des derniers. Antoine est très sympathique, aimable, intelligent, et friand de compliments. » Il promit de corriger l'accent de Zapolska, et il lui donna des leçons. Il lui promit que dans un an elle perdrait entièrement son accent polonais. Il la prévint seulement que si elle continuait à vivre au milieu des Polonais, il la « mettrait à la porte ». Antoine connaissait le comte Rzewuski, car il avait représenté sa pièce « le Comte Witold ». Il lui demanda des références sur Zapolska, qui raconte ainsi l'incident : « Naturellement, Rzewuski a parlé de moi avec enthousiasme et m'a appelée « une femme géniale ». Antoine était abasourdi. Hier, il s'est assis près de moi et m'a parlé de l'honneur que je « daignais » lui faire en jouant dans son théâtre. Echange de compliments. Antoine est au septième ciel. Moi aussi, car j'aime assez ce milieu, bien que les acteurs soient médiocres et qu'Antoine doive leur expliquer tout ce qu'ils font et disent. Je suis vraiment en admiration devant le génie de cet homme. Il est bête comme un pot, et je ne sais pas d'où il peut tirer des effets tels que l'on reste bouche bée devant lui. »

La première fois que Zapolska joua dans la pièce en un acte « Seul », elle fut pleinement satisfaite. « J'ai gagné, écrit-elle le 11 mars 1892 ; personne n'a deviné que j'étais étrangère. Séverine, La Bruyère et Rzewuski sont venus me voir dans les coulisses. Le Petit Parisien a écrit les lignes suivantes : « Personne, parmi les spectateurs, ne s'est douté que sous le bonnet de la nourrice se cachait une grande artiste, Mme Zapolska. Mme

Zapolska, qui a accepté le modeste rôle où nous l'avons vue est une actrice polonaise. Elle a juré de faire la conquête de Paris ; il faudra encore beaucoup de temps pour cela. Mais avec le charme, les talents et l'intelligence qu'elle possède, nous ne doutons pas qu'elle atteigne son but. »

Enfin, Zapolska obtient un vrai rôle, quoiqu'à la vérité ce rôle ne soit pas très important : c'est celui de la princesse Danescoff dans « Simone » de L. de Gramont. Ici, son accent exotique, au lieu de la gêner, fut une des causes de son succès. Mais Antoine ne cessait pas ses critiques. « Il me dit, écrit Zapolska dans une lettre du 6 avril 1892, que j'ai la mine d'une poule amoureuse. »

Pour cette pièce, Zapolska acheta trois magnifiques costumes, trois costumes tels que le pauvre Théâtre Libre n'en avait jamais vus. Le lende-

main de la représentation, elle écrit à S. Z. : « J'ai remporté un triomphe inespéré. Quand je suis entrée en scène, j'ai été accueillie par des bravos ; mon succès augmentait à mesure que la pièce se déroulait. A chaque instant, j'étais interrompue par des salves d'applaudissements. Il n'y a pas de claque ici. Après la fin du deuxième acte, les applaudissements ont duré si longtemps que les acteurs n'en revenaient pas. L'auteur, le directeur, tous m'embrassaient, me félicitaient. Séverine est venue me voir dans ma loge. En un mot, succès complet ». Les compte rendus de la presse furent excellents. « Gil Blas », dans ses « Instantanés », salua la nouvelle étoile qui se levait au firmament du Théâtre Libre, découverte par Séverine. « Henry Pessard dans le « Gaulois », et Sarcey écrivirent aussi des articles favorables. Cependant, au milieu



UNE SCÈNE DE « LA MORALE DE MADAME DULSKA »,
pièce de Gabrielle Zapolska.

de ce concert de louanges, s'élevèrent des voix qui ne devaient pas être toujours du goût de Zapolska. Dans beaucoup de journaux on l'appela « une Russe », ou même « une actrice russe... très bien en princesse russe ». Ou bien encore, on soulignait que son parler était « garanti pur et de provenance directe ». Et de nouveau, cette malheureuse question d'accent étranger se trouva au point mort.

Il fallait encore faire une épreuve, dans un rôle où il faudrait parler avec l'accent de Paris. On en trouva l'occasion avec la pièce « Hanusia » ; Antoine confia à Zapolska le rôle d'un fantôme qui parle à Danusia de l'autre monde. Le lendemain de la première représentation, Catulle Mendès écrivit que Zapolska nous avait donné la preuve que « l'accent polonais persiste même aux cieux ».

Toutes ces critiques et ces vains efforts amenèrent chez Zapolska une période de découragement, encore augmentée par la maladie. Elle com-

mence à comprendre qu'il ne lui sera pas possible d'être à Paris une deuxième Modrzejewska. « Je ne veux plus de la scène, écrit-elle le 30 novembre 1892. Je n'ai plus de force ni de goût à rien. J'ai autre chose à faire que d'être un pantin. Je suis trop connue comme femme de lettres pour me prodiguer sans raison sur les planches ». A la fin de cette même année elle écrit : « Depuis l'instant où j'ai quitté la scène couverte d'applaudissements, je me suis dit : eh bien ? et après ? Et cet « après » m'a tellement tourmentée que je ne suis plus revenue sur les planches, au grand étonnement de tous mes amis.... L'ennui et la nostalgie me dévorent. Non, je ne suis pas créée pour m'expatrier ! »

Elle avait l'intention de retourner dans sa patrie, mais elle resta encore longtemps à Paris. Elle laissa un peu de côté la colonie polonaise, et commença à fréquenter les Français. Finissant ainsi

par là où elle aurait dû commencer. Des rédacteurs de la « Revue Blanche », parmi lesquels le très spirituel Fénéon firent partie de ses relations.



ZBYSZKO, OU LE JEUNE BOURGEOIS
(La morale de Madame Dulaska)

Grâce à lui, elle revint encore une fois sur sa scène, cette fois-ci au théâtre de l'Œuvre, que dirigeait Lugné-Poé, très appuyé par la « Revue Blanche ». Au commencement de mai 1895, elle joua un rôle, peu important à la vérité, mais qui demandait beaucoup d'expression. Elle y remporta de nouveau un plein succès. Catulle Mendès ne parla de son accent et lui consacra un article très chaleureux. Le « Quotidien » assura même que « sa prononciation et ses gestes étaient très sûrs » et le vieux Sarcey déclara que, de tous les acteurs de cette pièce, une seule était digne d'être mentionnée : « c'est Mme Zapolska, vive la Pologne ! qui a su fixer une silhouette d'une fantaisie assez pittoresque ».

Zapolska accepta ce modeste triomphe avec mélancolie. Elle avait pourtant eu une satisfaction : « J'ai travaillé durement, dit-elle ; mais j'ai réussi à vaincre la plus grande difficulté : je me suis débarrassée de mon accent polonais ». Elle commençait à douter de l'utilité de son séjour à Paris, bien qu'elle reconnût qu'il est quelquefois bon de quitter volontairement son pays pour un certain temps. « Pendant ces quelques années, écrit-elle, j'ai appris à sentir, à penser, à connaître le monde, l'art, l'évolution sociale, la marche et le but de l'existence ; en un mot, je suis devenue « humaine ». Qu'étais-je auparavant ? une machine inerte, poussée par le vent et la volonté de mes éditeurs ».

A la fin de mai 1895, elle revint en Pologne.

(D'après JEAN LORENTOWICZ).

Une Quinzaine du Livre à bon marché



A Varsovie comme à Paris, à toutes les vitrines des librairies, on peut voir des inscriptions alléchantes qui sollicitent le passant. Pendant quinze jours les livres seront vendus à des prix inusités.

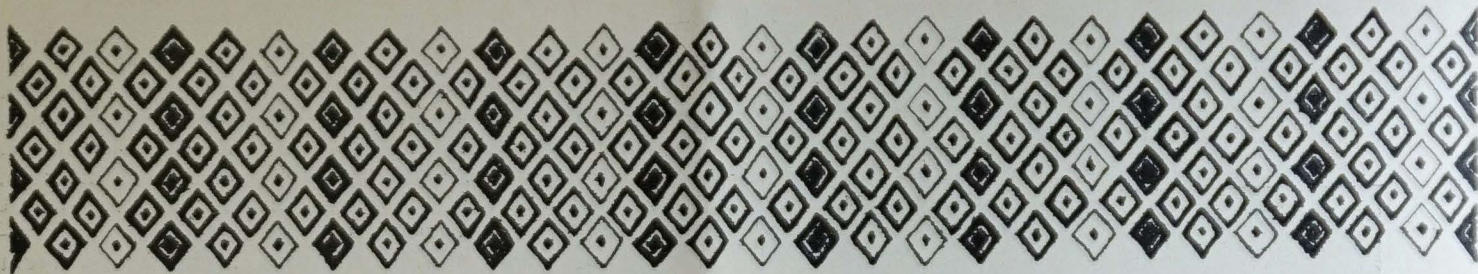
Remarquons à ce propos, que si les libraires ont eu recours à de tels moyens héroïques, c'est surtout pour liquider leurs stocks, lesquels se sont accumulés à la suite de deux inflations successives, l'une qui était l'inflation monétaire, entre 1918 et 1923, et l'autre inflation pour ainsi dire des éditions, qui a sévi entre 1926 et 1930. Des milliers de volumes se sont accumulés qui constituent un capital gelé. Aussi les éditeurs vendent-ils à perte pour récupérer ne serait-ce qu'une partie du capital investi. Les prix, le plus souvent, constituent le 20 p. 100 du prix normal, parfois la réduction atteint jusqu'à 90 p. 100, et on peut voir des livres affichés à 10, 20 et 30 grosze.

D'une manière générale, nous avons eu l'occasion de le remarquer, le livre en Pologne est cher,

ce qui est dû au chiffre relativement très restreint du tirage. Le « Kurjer Poranny » cite à ce propos des chiffres dont il ressort que, pour un tirage de 80 exemplaires, un livre doit nécessairement coûter 39,11 unités monétaires, pour 500 exemplaires 6,65 unités, pour 1000 exemplaires — 3,56 pour 5000 exemplaires 1,69 et pour 10.000 — 0,78 unités.

Or en Pologne la moyenne des éditions est de 1000, 1200, 1500 exemplaires. Ce n'est que dans des cas tout à fait exceptionnels qu'un livre atteint cinq ou dix mille exemplaires. Seuls les ouvrages de Reymont, de Makuszynski et de Dabrowska ont atteint ce chiffre.

Si l'on décompte les brochures, le nombre des volumes n'excédera pas trois mille. Cependant on lit beaucoup. La meilleure preuve en est que, dans Varsovie seule, il existe plus de 8000 grands et petits cabinets de lecture. Mais la majorité de ces cabinets de lecture ne sont pas état de renouveler leurs stocks.



Librairies et Bibliothèques



Les Editions en Pologne

D'après les données de la Bibliothèque Nationale, pendant le quatrième trimestre de 1934 on a imprimé en Pologne 3590 livres. Parmi ces livres, 2876 sont en langue polonaise, 3 en blanc-russe, 47 en français, 20 en latin, 62 en allemand, 14 en russe, 91 en ukrainien, 377 en hébreu et en langue juive, et 101 en diverses autres langues.

A Varsovie même on a imprimé 1728 livres, dont 1425 polonais, et 277 en langue juive.

Le nombre des ouvrages scientifiques est de 1209, les livres de littérature sont au nombre de 417, les manuels : 137, les éditions populaires : 429, les ouvrages touchant les questions sociales : 1341.

Dans la même période, on a enregistré 200 revues, dont 6 quotidiennes, 57 hebdomadaires, 54 mensuelles. La statistique des langues dans lesquelles paraissent ces revues indique : en polonais, 149 ; en juif, 16 ; en allemand, 6 ; en ukrainien, 10 ; en blanc-russe, 3 ; le reste en différentes langues.

**

Ouverture d'une Bibliothèque modèle pour les enfants à Katowice

La Société des Salles de Lecture Populaires a décidé de fêter cette année le 3 mai en ouvrant à Katowice une bibliothèque modèle pour les enfants et la jeunesse des écoles dans la Maison d'Enseignement nouvellement bâtie.

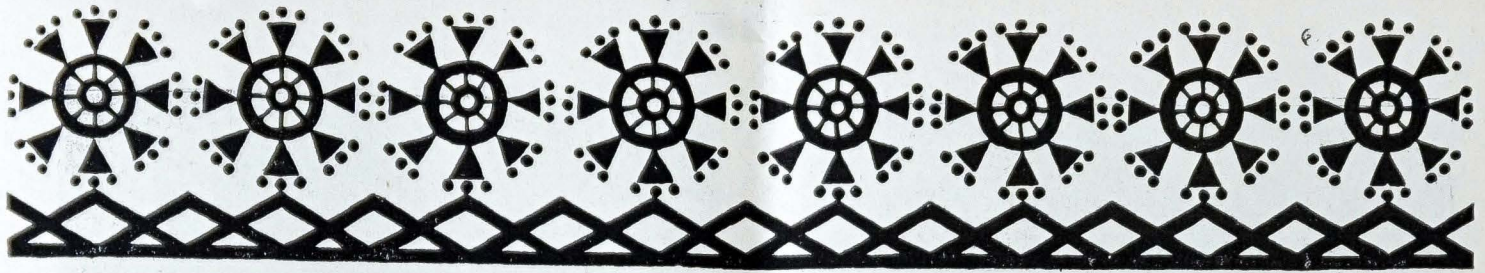
C'est la première bibliothèque de ce genre ouverte en Silésie. La salle est grande et claire, peinte de couleurs vives. Les meubles ne sont pas quelconques et sombres, comme dans les bibliothèques ordinaires. Ils ont de chaudes couleurs et forment un ensemble harmonieux plein de gaieté et de fantaisie. Les petites tables et les petites chaises sont faites pour donner de la commodité et de l'agrément

aux jeunes lecteurs, qui trouveront là, non seulement des livres, mais aussi un coin tranquille où ils pourront méditer sur des sujets qui les intéressent ou laisser vagabonder leur imagination dans des pays de rêve. Des fleurs aux couleurs vives, disposées par grosses touffes, comme des parterres, et qui ornent aussi les rayons où se trouvent les livres, égayent la salle. Les meubles répondent aux exigences de la technique la plus moderne ; ils sont hygiéniques, mais aussi jolis et gracieux. Aux murs sont suspendues des peintures de la grande artiste Sophie Stryjenska.

Les livres sont choisis avec soin, par des hommes d'expérience et de bon sens. La Bibliothèque est déjà riche : elle possède plus de 1700 ouvrages qu'elle prête à domicile, et 700 autres qu'on peut feuilleter sur place. La salle de lecture a 85 places ; elle peut élever ce nombre à 95 en cas d'affluence. Mais c'est bien insuffisant car les enfants se pressent en masse dans ce local si attrayant. La Bibliothèque compte déjà 1300 petits abonnés. Aussi, la Société des Salles de Lecture Populaires songe-t-elle à ouvrir d'autres bibliothèques enfantines dans les faubourgs de Katowice.

Ces Bibliothèques, ouvertes à tous les enfants bien entendu, ont cependant été fondées avant tout, dans la pensée de la Société, pour les petits déshérités, pour les enfants pauvres, les fils de chômeurs, qui ne trouvent dans leur misérable logis, ni livres, ni revues. Pour ceux-là, le gai local de la Salle de Lecture, avec ses fleurs, sa lumière, sa chaleur en hiver, est un paradis où ils viennent rêver, la tête inclinée sur le livre, de pays merveilleux et d'aventures extraordinaires ; car il ne faut pas oublier que l'enfant ne « lit » pas à proprement parler, mais plutôt « vit » les aventures et les personnages qu'on lui présente.

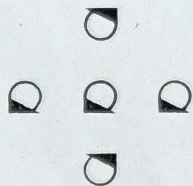
Et c'est ainsi que, grâce à l'initiative de gens de cœur et d'intelligence, les pauvres petits, pendant quelques heures, se croient transportés dans les forêts d'Afrique, les glaces du pôle ou sur les sommets inconnus de l'Himalaya, et oublient ainsi la triste et grise réalité qu'ils vont retrouver chez eux.



En Petite Pologne



RZESZOW



CHATEAU

En allant de Cracovie à Léopol, vous rencontrez, plus ou moins à mi-chemin, une ville, assez petite mais intéressante, comptant plus de 30.000 habitants, située sur le fleuve Wislok : c'est Rzeszow.

Le chemin de fer vers le Sud, pour Jaslo, anime encore le mouvement commercial et industriel de cette ville.

Rzeszow, ancienne colonie des Slaves, fut une

petite ville, connue encore avant la colonisation allemande. En remplissant sa mission de poste avancé à la frontière polonaise, elle changea très souvent ses princes, ruthènes et polonais, jusqu'au moment où elle resta pour toujours polonaise.

Son histoire commence en 1354 quand Casimir le Grand, roi de Pologne, lui donna un privilège spécial. L'histoire nous parle des seigneurs de Rzeszow Rzeszowscy, Ligeza, dont les tombeaux



TOMBEAU DE NICOLAS LIGEZA



TOMBEAU DE RZESZOWSKI

sont conservés à l'église des Bernardins, puis des princes Lubomirski. Enfin Rzeszow, au XVIII^e siècle, pendant les partages de la Pologne, fut assujettie au gouvernement autrichien avec toute la Petite Pologne (Galicie) jusqu'à 1918.

Au temps de l'esclavage, Rzeszów resta toujours fidèle à sa Patrie et elle envoya ses fils prendre part à toutes les insurrections nationales ; pendant la Grande Guerre ses enfants s'enrôlent dans les légions du Maréchal Pilsudski. Le plus jeune d'entre eux, le colonel Léopold Lis-Kula, tomba en 1919 lors d'une bataille, à l'âge de 23 ans.

Les invasions des Tartares, des Suédois et des Russes ont ruiné beaucoup de monuments historiques ; pourtant il en est resté plusieurs, assez précieux, dignes d'une visite.

Le plus vieil édifice, à Rzeszow, c'est l'église de paroisse, du style gothique, en pierre et en briques. Au cours des siècles, elle fut plusieurs fois reconstruite, mais elle a retenu les traits de l'ar-

chitecture du XIV^e siècle. Avant tout il faut y admirer les belles sépultures de la famille des Rzeszowski. L'auteur en est inconnu, mais ses œuvres montrent la main d'un vrai artiste. L'intérieur de l'église est peu intéressant.

Il y a encore une autre église monumentale du style baroque, c'est l'église des Bernardins, élevée en 1627-1629, par le châtelain Nicolas Spytek Ligeza. L'église fut fondée à la place où, le 15 août 1513, la Sainte Vierge se manifesta dans le feuillage d'un poirier, dans le jardin d'un petit bourgeois, Jacques Ada. Il existe dans cette église une statue de la Sainte Vierge, célèbre par ses miracles ; 94 tableaux dans la chapelle décrivent tous les miracles opérés de 1548 à 1766. Tout près de l'église fut élevé le couvent qui existe jusqu'à nos jours. Les peintures de l'église sont de la période de 1760-1780 ; le plus intéressant est le maître-autel Renaissance, œuvre de Jean Pfister au XVII^e siècle. Huit autres tombeaux de la famille Ligeza exis-

tent dans cette église. Les monuments représentent les sénateurs, les ministres et les évêques de la famille Ligeza.

Citons encore l'église et le couvent des Réformistes du XVIII^e siècle, l'église de l'hôpital actuel, une chapelle de cimetière du XV^e siècle, l'église et le collège des Pijary du XVII^e siècle, où l'on garde le souvenir du grand réformateur polonais de l'enseignement, Stanislas Konarski. Le collège des Pijary était très connu et très fréquenté au XVIII^e siècle. Les deux synagogues des XVII^e et XVIII^e siècles, le château et le palais des princes complètent les anciens monuments de la ville de Rzeszow. Le plus intéressant est le château, avec les murs édifiés selon le système de Vauban. Il sert maintenant au Tribunal. Jadis château puissant, entouré par des douves, avec un pont levis, des jardins, kiosques

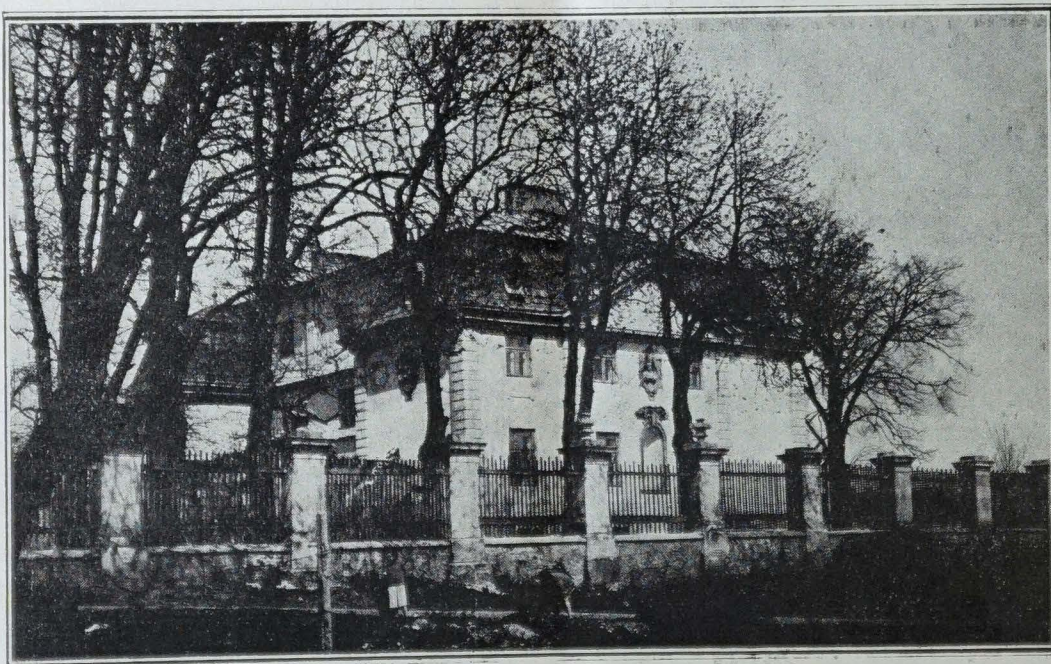
et tourelles, la résidence des Ligeza et des Lubomirski est à présent un bâtiment d'Etat.

Le palais d'été des princes a conservé son portail central en pierre et ses fenêtres très caractéristiques avec les niches et bustes de bois; aujourd'hui c'est une maison privée.

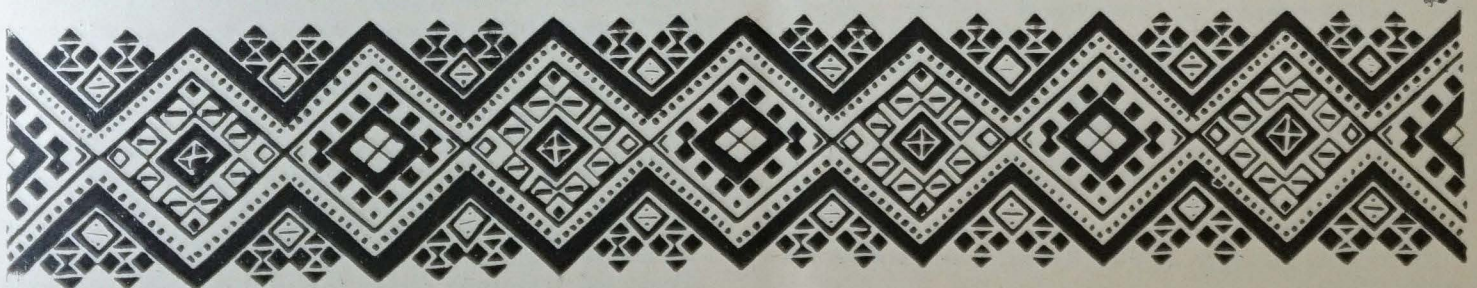
Aujourd'hui Rzeszow est capitale de district; elle a de nombreuses écoles primaires et secondaires, un vif mouvement scientifique, littéraire, industriel et commercial. Parmi ses spécialités il faut citer les célèbres et savoureuses viandes fumées.

Il faudrait un article spécial pour décrire la population des environs de Rzeszow, avec ses coutumes si caractéristiques.

Dr ADAM PRZYBOS

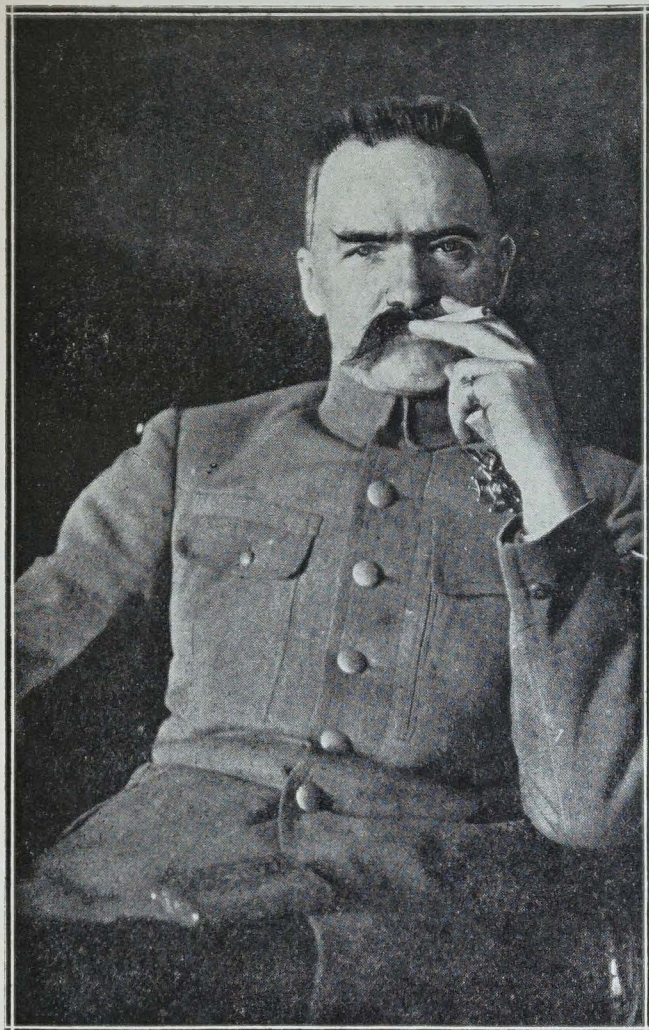


PALAIS D'ÉTÉ



L'Épopée de Joseph Pilsudski⁽¹⁾

(suite)



PILSUDSKI

Cette armée polonaise, née de la volonté d'un homme, et la première de la Pologne, après un siècle d'oppression, ne comprend qu'une poignée d'aventuriers, mais les soldats ont pleine confiance en leur chef, et s'ils manquent de pain, de souliers et d'armes, ils débordent d'enthousiasme.

Cette armée qui constituera les cadres de la future armée polonaise, franchit 32 lieues en 6 jours, parvient à Kielce, en Pologne dite russe, et prend contact avec l'ennemi.

(1) D'après l'ouvrage de Paul BARTEL : Le Maréchal Pilsudski (Plon).

Aussitôt arrive du commandement autrichien l'ordre de dissoudre cette formation, ou bien de prêter serment à l'Empereur. Pilsudski temporise, et s'installe à Kielce, dans le palais du Gouverneur.

Le nombre des volontaires s'accroît. Pilsudski a bientôt une brigade à sa disposition, mais son grand rêve s'effondre : il ne pourra pas soulever la population du Royaume. La trop longue servitude l'a rendue apathique, sceptique.

D'un autre côté, les Polonais de Galicie croient aux promesses des Autrichiens et Pilsudski a besoin d'armes et de munitions. Il se décide donc à prêter serment. Le voici à la tête de deux Légions. L'une, qu'il commande en personne à Cracovie, et en Pologne dite russe, l'autre à Léopol, qui sera entraînée un peu plus tard dans la débâcle des Autrichiens. Elles comptent ensemble 20.000 soldats, sans cuisines roulantes, sans mitrailleuses, et sont bien mal équipées.

Pilsudski réclame en vain à Vienne des munitions et des vêtements chauds. Bronchites et tuberculose déciment ses soldats. Mais Vienne ne lui envoie que les brassards noir et jaune de l'armée autrichienne. Ce chantage met Pilsudski hors de lui, car il ne veut pourtant pas servir l'Autriche, et pour lui devoir le moins possible, il obtient de ses soldats qu'ils n'accepteront qu'un minimum de solde.

Il fonde en Pologne dite russe une organisation militaire secrète qui deviendra fameuse, sous ses initiales P. O. W. Il a des partisans partout, un bureau de renseignement et des agents de liaison, dont la plupart sont des jeunes filles pleines de dévouement.

En 1914, après la débâcle autrichienne, Pilsudski renonce momentanément à ses grands desseins et ne songe plus qu'à ménager ses hommes en vue de l'avenir. Il lutte de toute son énergie contre la fièvre qui le dévore et contre la démoralisation qui gagne ses légionnaires. Il leur ordonne de battre en retraite isolément, car ils n'ont pas à défendre Vienne ou Berlin, mais Cracovie et la terre polonaise. Cette retraite inouïe, entre deux lignes ennemies, va réussir et accroît encore le prestige du Chef.

Le 2 Mai 1915, la Légion prend part à la bataille de Gorlice qui déterminera la retraite générale des Russes. Léopol est reprise et Varsovie délivrée. Mais Pilsudski est maintenant décidé à ne plus servir les Empires centraux. Il ordonne au P. O. W. d'arrêter tout recrutement, et en juillet 1916, il donne sa démission : « la page écrite par les légions est terminée ; elle fut rédigée par une main

de soldat : c'est une main de soldat qui la tourne : la Nation polonaise n'était pas présente ».

Les Allemands, qui ont de plus en plus besoin de soldats, espèrent provoquer des engagements volontaires en masse dans le Royaume en se servant du prestige de Pilsudski. Ils promettent aux Polonais de constituer un conseil d'état de 25 membres, qui s'installe au Zamek au début de 1917.

Pilsudski voit clair dans le jeu des Allemands et travaille contre eux en secret. Il entre en rapport avec les Associations militaires polonaises en Russie, qui comptent 500.000 membres, et dont les délégués le nomment, à l'unanimité, président d'honneur de leur congrès.

Les Légionnaires qui refusent l'obéissance aux chefs austro-allemands sont menacés d'être internés. Pilsudski leur ordonne : « puisque vous avez su aller sur les champs de bataille et mourir pour la patrie, sachez aller en prison pour elle ». Les légionnaires se laissent enfermer dans des camps de concentration par les troupes allemandes. Pilsudski, lui-même, est interné à Magdebourg.

On ne peut donc reprocher à Pilsudski de s'être prêté aux vues de l'Allemagne : il eût augmenté la force des Empires centraux d'une façon considérable au moment décisif de la guerre. Mais, au contraire, en faisant perdre à Ludendorff l'espoir d'un nouveau recrutement de 500.000 Polonais, Pilsudski a notablement aidé à la victoire des Alliés.

Dans sa prison, à Magdebourg, Pilsudski resta un an, isolé, sans nouvelles. Il en profita pour écrire ses mémoires, étudier les œuvres des chefs militaires et surtout de Napoléon, et réfléchir longuement au problème qui était le sien propre, celui du chef qui doit diriger des armées avec des masses populaires, « tout en fléchissant lui-même sous le poids des dangers, des incertitudes et des contradictions ».

Pendant, le P. O. W., qu'il a créé, se développe toujours et multiplie ses coups de mains contre les Allemands. Dans une seule journée, 200 policiers et gendarmes allemands sont tués dans une série de petits combats.

Enfin, le 9 novembre 1918, deux officiers allemands, en civil, viennent chercher Pilsudski : la révolution a éclaté en Allemagne. Pilsudski, de retour à Varsovie, est acclamé par la foule. Le gouverneur général von Beseler et son Etat-Major se sont enfuis. Les troupes allemandes se sont organisées en « conseils de soldats » et n'attendent leur sécurité que de Joseph Pilsudski, seul capable d'endiguer la fureur des populations polonaises. « Le Chef de la Nation polonaise », comme les Allemands l'appellent, accepte de prendre la responsabilité de les renvoyer en Allemagne, mais à la condition de garder en Pologne tout leur matériel de chemins de fer et leur armement. Ces conditions acceptées, il se met sans retard à cette première tâche énorme, le rapatriement des armées allemandes.

En même temps, il juge la situation et voit qu'il faut devancer les décisions des Alliés au sujet de la Pologne, en leur présentant un état déjà réorganisé, qu'ils n'auront plus le pouvoir de démembrer.

Il improvise donc en toute hâte une structure d'Etat avec sa constitution, et une armée.

Mais il lui faut compter avec le Parlement. Le Conseil de Régence est dissout. Un Parlement est convoqué, mais Pilsudski ne se fait pas d'illusions sur la démocratie, et il est convaincu qu'en des conjectures aussi délicates, seul un homme résolu peut sauver la patrie. Les parlements gaspillent trop de temps et de force en discussions. S'il accepte un Parlement, il le traite avec dureté : « Je vous préviens — dit-il aux députés — vous êtes le sable. Si vous arrivez à vous organiser, l'autorité restera dans vos mains, mais je ne vous tirerai pas de la boue par les oreilles ».

A tant de travaux, d'autres préoccupations urgentes viennent se joindre. Les Soviets ont décidé une marche avancée contre la Pologne, première étape de la conquête de l'Europe par le bolchévisme. Pilsudski s'apprête à tenir tête à ce nouvel ennemi.

Il ne dispose guère que des cadres d'une armée régulière : 24 bataillons d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie et 5 batteries d'artillerie. Troupes excellentes, au reste, qui ont mis dans leur chef une confiance totale.

Mais, il ne peut faire appel aux classes régulières, la Pologne étant épuisée par la grande guerre. Les Allemands, les Autrichiens et les Russes ont traité les Polonais, recrutés de force, comme de la chair à canon, et les rescapés n'ont plus guère le cœur à reprendre les armes. Pilsudski décide de n'engager que des volontaires.

La Pologne ne serait pas la Pologne si les volontaires n'affluaient pas à l'appel de Pilsudski ! En deux mois, la nouvelle armée réunit 150.000 hommes. Et tandis que Pilsudski veille à son organisation, à son équipement, à son moral, il travaille aussi à la constitution d'un trésor, au relèvement de l'industrie, à la remise en état des campagnes et des villes dévastées.

Ce labeur de titan s'aggrave de combats avec ses ennemis de l'intérieur et de luttes diplomatiques à l'étranger.

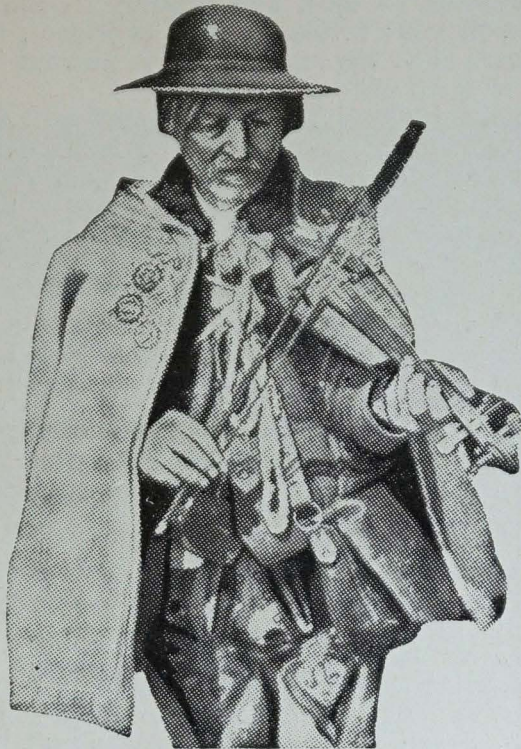
A Paris, le président du comité national polonais, seule organisation reconnue par les Alliés, M. Roman Dmowski, obligé de reconnaître la popularité de Pilsudski, essaie d'entrer en rapports avec lui et lui envoie entr'autres Ignace Paderewski. Mais Paderewski, tout enflammé qu'il soit de patriotisme, ne saurait s'entendre avec Pilsudski, homme de réalisation, qui méprise les discours et sait être brutal quand il le faut.

Paderewski, président du conseil en janvier 1919, démissionne à la fin de la même année. Le parlementarisme polonais va évoluer de la façon la plus pénible avec des changements constants de ministère, dont la situation de la Pologne ne saurait s'accommoder.

En effet, le 1^{er} novembre 1918, les Ukrainiens s'emparent de Léopol. Il faut aller délivrer la ville, et les troupes polonaises, sous le commandement du Général Iwaszkiewicz, ne la délivreront et ne s'installeront sur la ligne du Zbrucz qu'en juillet 1919.

(à suivre).

Le « Sottisier » des Cinq Etangs



MUSICIEN MONTAGNARD

Le « Sottisier » des cinq Etangs est un recueil de « pensées » et de poésies inédites. C'est un livre mis par la Société polonaise des Tatras à la disposition des touristes, qui doivent en passant y inscrire leur nom et leur adresse. La Société a sagement mis en tête des pages les courtes questions auxquelles le voyageur est invité à répondre brièvement : « Nom et adresse. D'où venez-vous ? Où allez-vous ? ».

Aux premières pages, les touristes obéissants se sont contentés de donner les indications demandées. C'est ainsi que nous lisons par exemple qu'un certain voyageur venant de Pabianice se rend au lac *Morskie Oko* (L'œil de la Mer) par *Opalona*, et retourne ensuite à Pabianice. Mais bientôt tourmentés par l'instinct écrivassier qui sommeille en tout Polonais (et peut-être aussi dans les autres peuples) les touristes ont commencé à ajouter quelques fioritures à la sèche énumération de la Société. Voici, quelques mots écrits en caractères de pensionnaire : « Ha ! Ha ! Ha ! Staszek, comme je suis brave ! Helusia K. » Bravo, Mademoiselle Helusia. Nous vous croyons et sommes pleins d'admiration. L'inscription suivante est plus modeste : « Nous sommes venus ici. Pela et Boleczek Szmeltz ». Et immédiatement au-dessous : « Tobie

Weissmann, quincaillier à Tarnow, rue Bandur-ski, 12 ».

Encouragés par ces débuts pleins de promesse, les touristes, dans ces pages suivantes, s'enhardissent à nous faire en quelques lignes partager leurs impressions de voyage. Pour aller aux Cinq Etangs, la route la plus courante passe par le Zawrat. Il est naturel que ce lieu soit le thème le plus fréquent des relations de voyage.

« Sur le Zawrat (le Tournant) écrit un homme d'esprit, j'ai eu des tournements de tête. Au refuge, j'ai bu deux tasses de paille détrempée dans l'eau, qu'on appelle ici du thé. »

« Deux chômeurs de Silésie ont passé le Zawrat sans encombre ».

Un touriste ne craint pas d'exprimer son admiration en poésie lyrique :

« Bien que la pluie tombe à torrents et que le ton-
[nerre gronde,
J'ai passé le Zawrat. Vivent les touristes !

Voici maintenant des mots qui sonnent comme un appel S. O. S. lancé par quelque expédition Byrd perdue en pays arctique : « A travers le Zawrat glacé, égarés au milieu d'une tempête de neige, la mort devant les yeux... ».

Parlons sérieusement. Attention ! Voici une inscription dont la brièveté est pleine d'expression : « Veni, vidi, vici ! Abraham Pelzwasser ».

Peu à peu, les touristes inspirés s'étendent plus longuement. Ce sont maintenant des bouquets, des guirlandes de poésie lyrique

« Quand j'avais seize ans,
Deux garçons m'ont penchée sur le précipice.
Ils m'ont ordonné de grimper sur les rochers.
Qu'attendre de tels fous ? »

L'œuvre créatrice a rencontré la critique, qui ne la lâchera plus. Si, par exemple, un poète écrit les vers suivants sur le paysage d'hiver :

« Au commencement tout était blanc, et ensuite tout
[était blanc.
Au commencement on a marché, ensuite on s'est
[arrêté,
Quand on est reparti, de nouveau tout était blanc ;
Il pleuvait et il ventait, et tout était blanc.
Et quand on s'est couché, le lit aussi était blanc, »

le critique exprime avec mépris son opinion :

« Cela n'a aucun sens ».

Le monde des montagnes, vu à travers le prisme des tempéraments et des dispositions humaines, est extraordinairement varié ; les uns le voient sen-

timentalement : « Adieu, rocheuses, belles et inaccessibles Tatrys ! ». D'autres emploient des formules brèves, dignes de Mussolini ou de Staline : « En avant. Nous vaincrons la montagne. Peu importe le temps. » D'autres sonnent tragiquement : « Ces espaces désolés nous font penser à la mort ». Le « businessman » note : « Ne pourrait-on pas utiliser rationnellement ces masses de granit ? » Les sages conseils donnés par de bonnes âmes ne manquent pas : « Marche dans la montagne à pas égaux ; ne gaspille pas tes forces », quelquefois ces conseils, donnés par leur auteur en formules lapidaires, laissent deviner l'amertume de celui qui a expérimenté sur sa propre peau le danger de ne pas les suivre :

« Ne va pas sur les traces des autres,
Car tu risquerais de te râcler le derrière ».

Bien entendu, les passions politiques s'expriment avec ardeur, mais heureusement sans effusion de sang. Sous un texte en langue juive est dessinée une croix gammée : « Verfluchte Juden ! Macht nicht in Polen Paüstina ».

Les pages laissées par la naïve société à la disposition des touristes disparaissent sous le flot des élucubrations les plus saugrenues. Tous, comme s'ils étaient soudain envahis par les bacilles de la maladie d'écrire, les jeunes, les vieux, les nourrissons, les gens raisonnables, les gens rabougris, tous

noircissent les feuilles du malheureux livre. Il y a des signatures d'hommes, de femmes, de montagnards, de skieurs, d'excursionnistes, de Polonais, d'Allemands, de Tchèques, de Français, d'Américains. Il y a même deux inscriptions chinoises ; mais qui pourrait dire si elles sont authentiques ? A côté des recommandations de la Société Protectrice des Plantes au sujet de l'edelweiss, cette fleur fameuse dont on a dit qu'il était plus facile de trouver dans les Tatras une pièce de deux zlotys qu'une seule de ces fleurs, quelqu'un de spirituel a formulé les commandements à l'usage des touristes :

1° Il est défendu d'agacer les ours dans la montagne.

2° Il est défendu d'arracher les sapins centenaires avec leurs racines.

3° Il est défendu de faire trembler le mont Giewont quand on est dessus.

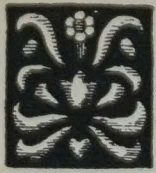
4° Il est défendu de s'asseoir sur les vipères roulées en pelote, etc.

Il est regrettable qu'un livre rempli d'une si profonde philosophie soit abandonné au gré du sort. On devrait le relier soigneusement et le garder précieusement dans une vitrine, comme témoignage de la masse d'énergie inemployée que représentent les touristes escaladant ces montagnes.

S. LASZKIEWICZ.



PATURAGES



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



A Douaumont

Le 21 juillet, étaient réunis, devant l'ossuaire de Douaumont MM. Henri Maillard, sous-préfet de Verdun; Gaston Thiébaud, député-maire de Verdun; Gabriel Schleiter, secrétaire général du Souvenir Français, ancien adjoint au maire de Verdun; Muel, président de l'Union Fédérale des A. C.; Léon Rey, président honoraire de la Fédération Meusienne des A. C.; Le Comte, président du « Pigeon de Verdun »; Banino, président des Sous-Officiers de réserve; Breton, représentant les A. C. de l'association « On ne Passe Pas! »; Jacquemin, président de la « Sidi-Brahim »; Lepetitdidier, président des Combattants Volontaires; Fischer, président des Poilus d'Orient; Fascinet, président des Amis de la Pologne à Verdun; Roger, économiste des hospices de Verdun; François Schleiter, ainsi que les membres de la presse régionale et locale.

M. Thiébaud, se penchant sur quelques tombes alentour, recueillit une poignée de terre, qu'il enferma dans un sachet de satin aux couleurs polonaises et françaises, portant les armes de Verdun, et qu'il remit ensuite au Comité des « Amis de la Pologne ».

Après les émouvants discours de MM. Thiébaud, Blume

et Fascinet, a été établi et signé le procès-verbal suivant :

« M. Gaston Thiébaud, après avoir montré le symbole que représente Douaumont, rappelle l'existence prestigieuse du maréchal Joseph Pilsudski entré vivant dans la légende, et que Verdun s'honore de compter au nombre de ses Citains.

« Puis M. Thiébaud salue la République Polonaise, fidèle amie de la République Française.

« Il souhaite que les relations cordiales entre les deux nations et les deux peuples continuent et s'affermissent car elles sont le gage de la paix du monde.

« Voulant rendre un suprême hommage à la grande mémoire du maréchal Pilsudski, le Député-Maire recueille, face à l'ossuaire de Douaumont, de cette terre sacrée, arrosée du sang des meilleurs fils de France et la place dans un sachet aux couleurs polonaises que lui présente M. Emilien Fascinet, président des Amis de la Pologne, à Verdun. Il scelle le sachet aux armes de Verdun et le remet à M. Georges Blume, conseiller d'arrondissement, qui le déposera sur le tumulus élevé à la mémoire du Maréchal.

« De tout cela il a été dressé le présent procès-verbal, revêtu du grand sceau de la ville de Verdun, et que M. le Député-Maire a signé, avec les personnalités présentes. »



A VERDUN

Les Amis de la Pologne, les Anciens Combattants prennent une poignée de terre au cimetière de Douaumont pour le tumulus du Maréchal Pilsudski.

A Rosières

A Rosières (Cher) a eu lieu une cérémonie simple et touchante au cours de laquelle de la terre de France, cultivée par des ouvriers polonais travaillant en France, fut prélevée au pied du monument aux morts, mise pieusement dans un sachet aux couleurs polonaises sur un côté duquel s'éploie l'Aigle Blanc superbement brodé (ouvrage des dames polo-

naises de la colonie) et qui sera portée à Cracovie, au cours du pèlerinage qu'une délégation des « Amis de la Pologne » doit accomplir le mois prochain au tombeau du maréchal.

Ce sachet sera remis avec tous les autres sachets de terre de France, au Comité d'érection du tumulus élevé à la mémoire du grand disparu.

A cette cérémonie assistaient : M. Grandblaise, représentant la direction des usines (M. Magdelénat étant occupé

d'un autre côté et excusé; M. Bernard en congé et absent); le club polonais de Rosières; Mme Guyot, déléguée du Comité central des A. P. et une assez nombreuse assistance de Polonais et de Français.

Le sachet tenu par M. Grandblaise dûment rempli et fermé par Mme Glapinska, institutrice polonaise à Rosières, fut remis à Mme Guyot par M. Prokopoff, à qui sa profonde émotion coupait la parole. M. Grandblaise, ému lui aussi dit son plaisir de représenter l'administration à cette pieuse cérémonie et Mme Guyot prononça une courte allocution.

La chorale polonaise fit entendre l'hymne polonais et la « Marseillaise », chantée en polonais. Puis on procéda à la signature du procès-verbal officiel.

Au cimetière Montparnasse

Le 28 juillet, un groupe d'Amis de la Pologne s'est rendu sur la tombe collective des exilés polonais, insurgés de 1830 et de 1863, pour y prendre de la terre destinée au Tumulus du Maréchal Pilsudski.

L'Ambassade était représentée par M. Jean Lechon.

La tombe fut pieusement couverte d'une gerbe de fleurs.

Après une allocution de Mme Rosa Bailly, rappelant que le Maréchal a réalisé le vœu de ces vaincus et de ces proscrits, et qu'il est leur fils spirituel, né de leur ardent désir de ressusciter la patrie, et de leur espérance inébranlable, la terre a été recueillie par les assistants et déposée dans un sachet aux couleurs polonaises, à l'aide d'un coquillage qui a servi d'écrin à un fragment du cercueil de Slowacki, et qui en garde la poussière. Slowacki était le poète favori du Maréchal.

Un procès-verbal sur parchemin a été établi, signé et scellé. Signalons parmi les assistants Mme et M. Regamey, Mmes Michalowska, Mme Richard-Knosch, Mme Bongard, M. Aubert.

A Montmorency

Le même jour, dans l'après-midi, Mme Rosa Bailly et sa collaboratrice, Mme Richard-Knosch, se sont rendues à Montmorency pour recueillir de la terre sur la tombe de Bronislas Pilsudski, le frère du Maréchal.

Pour le tumulus, les Amis de la Pologne apporteront aussi à Cracovie de la terre de la Targette, où les volontaires polonais sont tombés pour nous en 1915, de la terre de l'Hartmannswieilerkopf, et de la terre de Nancy, ville du duc Leszczynski.

A Lille

Le groupe universitaire des Amis de la Pologne, sous la direction de Mlle Denise Leboyer, a réuni en un joyeux pique-nique les étudiants de l'Université de Lille qui partaient pour la première fois en Pologne, et ceux qui y étaient déjà allés et s'apprêtaient à y retourner.

Mlle Leboyer est elle-même bénéficiaire cette année d'une bourse de séjour pour se perfectionner dans l'étude du polonais, qu'elle parle et écrit couramment.

A Albi

M. Jarrige, président de notre Comité d'Albi vient d'inaugurer une remarquable Exposition de broderies polonaises aux riches coloris, exécutées avec un goût exquis par les Polonaises de la Société Jeanne d'Arc.

Cette Société, fondée il y a deux ans par les femmes polonaises de l'importante colonie de Cagnac-les-Mines, a pris un rapide essor sous l'impulsion intelligente de sa dévouée président Madame Piechel. Entièrement locale comme constitution et comme composition, elle a organisé des cours de travaux ménagers, des séances de couture et de broderie (où s'exécutent, suivant les conseils appréciés de la monitrice Madame Nawojka, de ravissants ouvrages), des leçons de français, des chœurs, des réunions pour les tous petits, etc...

A noter, la délicate pensée de ces femmes polonaises qui ont placé leur groupement sous le patronage de l'héroïne française, par reconnaissance pour le pays qui a accueilli fraternellement leurs familles et aussi sans doute parce que Jeanne la Lorraine, « Sainte Jeanne d'Arc », est le type le plus pur de cette vaillance chevaleresque qui est également le trait de caractère le plus remarquable de la noble Pologne.



A ALBI

M. Jarrige, directeur des mines d'Albi et Président des A. P., avec les membres de la société polonaise Jeanne d'Arc.

Le voyage des normaliens

Cette année, une trentaine de Normaliens des écoles de Montbrizon (Loire) et de Toulouse, ont fait en Pologne le circuit classique des grandes villes, dans les conditions exceptionnelles que leur procurent annuellement les A. P. et la L. I. G. A.

Les Polytechniciens

Onze polytechniciens ont passé quinze jours chez nos amis polonais. Ils ont été chaleureusement accueillis partout. A Varsovie, la Société polono-française a arrangé pour eux une charmante garden party sur les bords de la Vistule.

A Dôle

Nos jeunes correspondants polonais ont composé à notre demande, des devoirs sur Pasteur, dont plusieurs ont été jugés dignes, par leur documentation et leur excellent français, d'être conservés dans les archives de la Maison natale du grand savant.

M. Ventard, président de la Société des Amis de la Maison Natale de Pasteur, a offert aux auteurs de ces remarquables devoirs de belles plaquettes en bronze à l'effigie de Pasteur.

A Alger

Le Comité algérois des A. P. s'est reconstitué sur les bases suivantes :

Présidents d'honneur : M. le Recteur de l'Université;
M. le Président de la Chambre de Commerce.

Président : le Général Meynier;

Vice-Présidents : M. René Poirier, professeur à l'Université;
M. Aubry, président de la Société de Géographie.

Secrétaire général : M. Marcel Schweitzer, professeur du Lycée.



Pour le tumulus du Maréchal Pilsudski

Merci à tous ceux qui se sont associés à l'hommage que nous avons voulu rendre au grand polonais!

Nous avons reçu encore :

M. Allix (Argentan)	10	»
Mme et M. Coqueton	10	»
Anonyme	20	»
M. Philouze	10	»
Mlle Gilbert	2	»
Anonyme (Paris)	5	»
M. Schweitzer (Algèr)	40	»
M. Jallade (Reims)	5	»
Total	106	»

NOTRE CABINET DE LECTURE

Les Amis de la Pologne ont constitué à leur siège social, 16, rue Abbé de l'Épée, Paris-5^e, un « Cabinet de Lecture » composé des traductions de la littérature polonaise (Sienkiewicz, Zeromski, Reymont, les poètes romantiques, les romanciers contemporains, etc.).

Les livres seront prêtés à titre gracieux pour une période de dix jours au plus et contre un dépôt de 20 fr. qui sera restitué au lecteur quand il cessera de profiter du Cabinet de lecture.

Le Catalogue est envoyé sur demande, contre 0 fr. 75.

ROSA BAILLY

demande à ses amis de l'aider à éditer son œuvre poétique

Va paraître

ALPES

(Sixt ou la Montagne farouche — Pralognan ou les Prés en fleurs — Repos au Mont-Jovet — Val d'Isère ou la Montagne dépouillée — Glaciers de Maurienne)

« C'est un livre éblouissant »

FRANCIS JAMMES.

1 volume de 200 pages environ. Prix en souscription : 12 fr. (poste recommandée : 13 fr. 50).

Adresser les mandats à Mme Rosa Bailly.

Rappel : MONTAGNES PYRENEES

Prix des Lettres Pyrénéennes, 1 volume : 15 fr.

CONFERENCIERS de Paris et de Banlieue demandez-nous notre **CARTOSCOPE** et nos collections de documents en couleurs

CHEMINS DE FER DE L'EST

Les Forts de Verdun et les champs de bataille de l'Argonne

Des excursions combinées, chemin de fer et autocar, sont organisées à des prix très réduits les dimanches 21 avril, 5 et 9 mai, 30 juin, 14 et 28 juillet, 15 et 29 septembre, ainsi que le lundi de Pentecôte (10 juin) pour la visite des Forts de Verdun et des champs de bataille de l'Argonne.

Les Forts de Verdun

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.

Paris-Verdun en chemin de fer, Visite en autocar de Verdun, la Côte du Poivre, les Carrières d'Haudremont, Louvemont, la Tranchée des Baïonnettes, l'Ossuaire et le Fort de Douaumont, Fleury, La Chapelle-Sainte-Fine, Le Fort de Souville, le Fort de Vaux, le Fort de Tavannes, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Verdun compris) : 100 francs.

Les champs de bataille de l'Argonne

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.

Paris-Sainte-Menehould en chemin de fer, Visite en autocar de Sainte-Menehould et Vienne-le-Château, Le Four de Paris, Le Bois de la Grurie, Abris du Kronprinz, Romagne, Montfaucon, La Côte 304, Le Mort-Homme, Verdun, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Varennes-en-Argonne compris) : 130 francs.

Pour tous renseignements, s'adresser : au Bureau de Tourisme de la gare de l'Est à Paris ; à l'Union Nationale des Agences de Voyage, 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris.

Le Centre d'Etudes Polonaises

La clôture de la première année d'études et les examens de fin d'année du Centre d'Etudes Polonaises de Paris ont eu lieu à la Bibliothèque Polonaise, sous la présidence du professeur Z. L. Zaleski, délégué en France du Ministre polonais de l'Instruction publique, et de M. André Mazon, professeur au Collège de France, délégué du Ministre français de l'Education Nationale. Les bourses annuelles, destinées à un voyage d'études en Pologne, ont été attribuées aux élèves suivants : M. Joseph Poncet, étudiant en droit à l'Ecole des Sciences politiques de Paris; M. René Jégou, étudiant en droit, de Paris; M. l'abbé Henri Verrier, étudiant à l'Institut catholique de Lille; Mlle Marietta Martin, docteur ès-lettres, de Paris; Mlle Anne-Marie Cabrini, femme de lettres, de Paris.

CHEMINS DE FER DU NORD

Services les plus rapides vers l'Angleterre

De jour : par Calais et Boulogne, traversées les plus courtes, 4 services quotidiens dans chaque sens.

De nuit : par Dunkerque, la route qui fait gagner du temps.

Trains rapides de grand luxe (voitures Pullman)

« La Flèche d'Or », Paris-Londres, par Calais, en 6 h. 40; Paris-Calais, sans arrêt : 300 km. en 3 h. 10.

« L'Etoile du Nord », Paris-Amsterdam, en 7 h. 30; Paris-Bruxelles, sans arrêt.

« L'Oiseau Bleu », Paris-Anvers, en 4 h. 20; Paris-Bruxelles, sans arrêt.

Train de luxe « Nord-Express », Paris-Liège-Cologne-Berlin-Varsovie-Kovno- Riga.

APPRENEZ LE POLONAIS

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Les Amis de la Pologne tiennent un *Linguaphone* à votre disposition.

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).

Tél. 227 — C/c postal Lille 166-57

Le grand Quotidien de l'émigration polonaise en France.

Le plus fort tirage des journaux polonais paraissant en dehors de la Pologne.

« ILUSTRACJA POLSKA »

Bi-mensuel illustré pour l'émigration polonaise

« GAZETA DLA KOBIET »

Bi-mensuel illustré pour les femmes

Le tirage utile de ces éditions dépasse 70.000 exemplaires

LE « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés (Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

Faire la publicité dans ces journaux c'est toucher toute la clientèle polonaise dans la France entière !

Faites-en l'essai sans tarder, vous serez satisfaits !

Tarif de publicité et spécimens gratuits sur demande

Pour avoir des correspondants polonais

adressez-vous, de la part des « Amis de la Pologne », à M. Lucien Roquigny, Directeur de l'« Echo de Varsovie », 7, Nowy-Swiat, Varsovie.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Ne partez pas en vacances sans le GUIDE OFFICIEL des Chemins de Fer de l'Etat.

Vous y trouverez une documentation touristique intéressante (photographies et cartes des régions desservies) et une foule de renseignements pratiques.

Prix : 4 francs, dans les bibliothèques des gares du Réseau et bureaux de Tourisme.

Envoi à domicile contre paiement préalable de la somme de 5 francs, au Service de la Publicité, 13, rue d'Amsterdam à Paris-VIII^e.

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue du Château, 35

LILLE (Nord)

45 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne ! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS !

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les Polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.



Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Le Gérant : E. CARCENAC.

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

M. GASTON DOUMERGUE.

MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPEREY, LYAUTEY, PÉTAIN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI.

MM. les Généraux WEYGAND, et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAUL-BONCOUR, R. POINCARÉ.

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.

Trésorier général : Dr VINCENT DU LAURIER.

Vice-Président : M. Robert SEROT, député.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Fondatrice et Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

PRINCIPAUX GROUPEMENTS UNIVERSITAIRES ET SCOLAIRES

Ecole Polytechnique. Ecole des Mires.

Cercle universitaire des Amis de la Pologne à Lille (Mlle Denise Leboyer).

Ecoles Normales d'Instituteurs et d'Institutrices de La-Roche-sur-Yon; Le Puy; Montpellier; Moulins; Périgueux; Rodez; Varzy, etc.

Lycées de garçons d'Alger (M. Schweitzer); Annecy (M. Thisse); Auch (M. Adrian); Aurillac (M. Lapetite); Bar-le-Duc; Bordeaux (M. Ivan Drouet); Charleville; Châteauroux; Epinal (M. Parizot); La Roche-sur-Yon (M. Renouf); Mulhouse (M. Dumon); Nantes (M. Vieux); Nevers (M. Nicolas); Troyes (M. Chevallier); Valence (M. Vie), etc.

Lycées de jeunes filles d'Aix-en-Provence (Mlle Deputowska); Amiens (Mlle Nézard); Avignon (Mme Fage-Fabre); Bourges (Mme Guyot); Belfort (Mlle Flamand); Cahors (Mlle Leconte); Charleville (Mlle Asso); Chambéry; Le Puy (Mlle Cointet); Lille (Mme Marquigny); Nice; Paris-Fénelon (Mlle Pollet); Reims (Mme Hulin), etc.

Colèges de garçons de Commercy (M. Croix); Cusset; Evreux (M. Dessal); Luçon (Mlle Obalska); Nogent-le-Rotrou (M. Héritier); Orange (M. Laget); Paris-Sainte-Barbe (M. Nouvel); Saint-Jean d'Angely (M. Hardy), etc.

Collèges de jeunes filles d'Auch (Mme Lauzeral); Châlon-sur-Saône (Mlle Blondeau); Cherbourg (Mme Laumonier-Lory); Millau (Mlle Guibal); Neufchâteau (Mlle Collot); Orange; Périgueux (Mlle Clédât); Péronne (Mlle Dubost); Soissons (Mlle Aucher), etc.

Ecoles Primaires Supérieures de garçons et de jeunes filles d'Aix-les-Bains; Angers (Mlle Held); Avignon; Bayonne; Béziers; Bourges; Chaumont (Mlle Bonnard); Carpentras; Epinal (Mlle Brouet); Gien; Montluçon (Mme Filipi); Nîmes (Mlle Drutel); Orléans (Mlle Tréglos); Poissy; Rennes (Mme Dudouit); Salins (Mlle Oudot); Tours (M. Thibault); Villeurbanne (Mlle Sotteau); Wissembourg, etc.

Institutions libres et Ecoles primaires d'Anglure (Mlle Brizon); Alger (rue Gambetta); Gigean; Haubourdin (petit séminaire); Le Plan du Castellet; Meaulnes (Ecole Sainte-Marie); Versailles (Ecole Jules-Ferry), etc.

PRINCIPAUX CORRESPONDANTS EN POLOGNE

Les Ecoles Normales et Lycées de Varsovie (rue Foksal : Mme Szadurska, rue Nowolipki : Mme Pétroff, rue Bagatela : Mlle Gintowt, etc.); Cracovie (Cercle Rosa Bailly : Mme Borkowska); Wilno (Lycée Sigismond Auguste : Mme Czekatowska; Bénédictines, etc.); Léopol (Lycée Notre-Dame : Mme Czezowska); Lodz, Poznan, Gniezno, Grudziadz, Woclawek, Wagrowiec, Tezew, Pelplin, Wejherowo, Kepno (M. Graja); Suwalki, Grodno, Nowogrodek, Krzemieniec, Wlodzimierz, Kolomyja, Stanislawow, Tarnow, Czortkow, Lowicz (Mme Guszczynska); Chodziez (M. Halagiero); Kielce, Kalisz, Lublin, Sosnowiec, Gorna Grupa, Dombrowa Gornicza, Rybnik (Ursulines); Rowno (Lycée ukrainien); Plock (Mlle Gasecka); Pulawy etc., etc.

LES AMIS DE LA POLOGNE COLLABORENT

avec la Fédération des Sociétés polono-françaises (Directeur : M. Kielski); les Amis de la France de l'Université et l'Ecole Polytechnique de Varsovie, de Cracovie, Léopol, Rzeszow; les Sociétés polono-françaises de Varsovie et Poznan; l'Alliance française de Katowice; la L. J. G. A.; avec la Société d'Amis de la Pologne à Bruxelles et Anvers, en Italie, Suisse, Roumanie, Etats-Unis, etc.; avec les Sociétés polonaises en France : les Anciens Elèves de l'Ecole Polonoise, les Sociétés d'Anciens Combattants polonais; la Société pour le développement intellectuel et social des ouvriers; le Dispensaire; l'Œuvre de la Protection Polonoise; l'Œuvre de St-Casimir; l'Association des Etudiants polonais, les Amis du Théâtre polonais, le Comité de secours aux chômeurs, l'Union des Instituteurs polonais, l'Union des Eclaireurs, les Sokols, l'Union des Femmes pour le Travail Civique, les Sociétés Joseph Pilsudski, les Jeunes musiciens polonais, etc.; avec l'Union des Grandes Associations, les Anciens Combattants, les Amis de la Yougoslavie, les Amis de la Légion Etrangère, le Comité Duplax, les Sociétés de Géographie, les Sociétés d'Art et de Lettres, l'Association Philotechnique, la Ligue des Patriotes, les Jeunesses Patriotes, le Comité de l'Afrique française, les Universités populaires, les Associations d'anciens élèves, etc., etc.